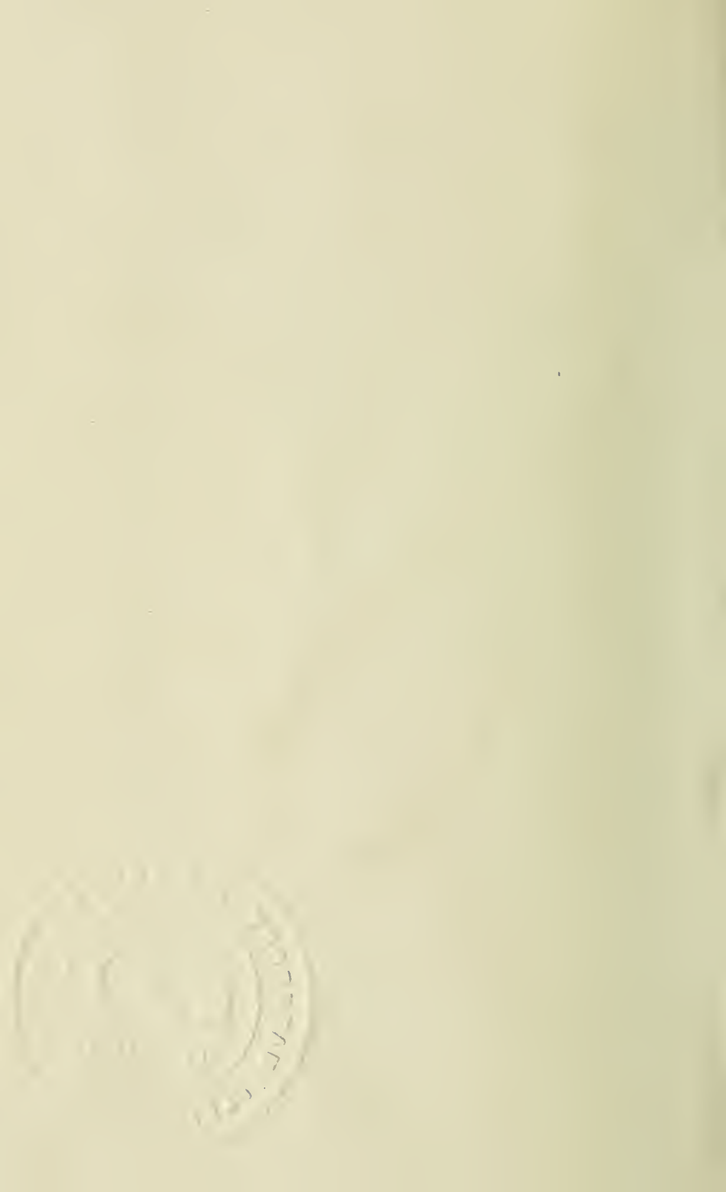

U d'/ of Ottawa
39003002822384







BOUTIQUE

DE PLATRES

PIERRE VÉRON

BOUTIQUE

DE PLATRES



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1886



FERDINAND DE LESSEPS

FERDINAND DE LESSEPS

Lui partout! Lui toujours, lorsqu'il s'agit d'une grande œuvre — ou d'une bonne œuvre!

Ce n'est pas une statuette que mérite un tel modèle. C'est une statue.

Elle viendra.

En attendant, mon très humble ciseau veut avoir l'honneur de reproduire cette figure faite pour la postérité.

La prodigieuse puissance de cette nature exceptionnellement douée vient de l'alliance rare de deux qualités qui, avec le tempérament français, s'excluent presque toujours.

M. de Lesseps est à la fois l'activité et la patience.

D'ordinaire les actifs tournent aux brouillons, chez nous.

Ils deviennent des agités et ne peuvent pas rester des réfléchis:

Lui, au contraire, en se dépensant tout entier, sait attendre les résultats aussi longtemps qu'il le faut.

C'est un semeur perpétuel qui n'a pas la prétention d'être un moissonneur instantané. Il laisse germer les idées et mûrir les projets.

Il a la ténacité douce, confiante, qui accomplit des prodiges.

Il ne frappe pas à tour de bras sur le clou. Il enfonce lentement, sûrement, sans arrêts, la vis qui doit pénétrer quand même.

Pas trace de névrose dans son ardeur mesurée. Elle dévore — mais elle digère.

Oh ! ne pas être déséquilibré par les nerfs ! Quelle force au milieu de la trépidation générale !

Voyez-le.

Son aspect même le révèle tel qu'il est.

La démarche est ferme et placide en même temps.

Un pas qui ne s'efforce pas de courir, mais qui ne se lasse pas de marcher.

Jamais d'emballements suivis de défaillances.

L'égalité soutenue de la volonté persévérante.

C'est bien l'homme.

La physionomie a la bonhomie qui sourit et conquiert. Elle a aussi la décision qui persuade.

L'œil noir a conservé tout le rayonnement de la jeunesse. Les traits ont tout l'accent de la virilité.

Le nez se busque légèrement.

Le menton s'accuse bien.

La mâchoire s'attache solidement et dit celui qui ne lâche pas prise.

Les cheveux, drus et coupés court, indiquent aussi que la sève court toujours dans ce corps, qui défie toutes les luttes.

Écoutez maintenant.

La parole est d'accord avec le reste du signalement.

Pas de pétulance inutile. Pas d'éclats factices.

Elle cause, elle ne déclame pas.

Elle éclaire toute discussion non pas avec les secousses aveuglantes d'une lumière électrique, mais avec la fixité persévérante du bon sens.

Rien du rhéteur qui cherche à éblouir. Tout de l'initiateur qui tend à convaincre.

On a trop dit et redit les merveilles de cet hiver aussi chaud qu'un été, aussi fécond qu'un automne, pour que j'y insiste.

L'existence de M. de Lesseps est bien le mouvement perpétuel.

Mais le mouvement réglé, rationnel, efficace.

Un mouvement qui ne s'essouffle pas, parce qu'il ne se laisse pas entraîner.

L'équilibre complet des organes, des facultés et de l'intelligence.

Personne n'a certainement réalisé cette invraisemblance à un si haut point que M. de Lesseps.

C'est pour cela que personne n'aura accompli avec une aussi impertubable sérénité une œuvre aussi colossale.

Cela prouve qu'il suffit d'être un homme bien pondéré pour faire du surhumain.

On a eu raison de l'appeler le Grand Français, car c'est véritablement un grand exemple qu'il donne.

Exemple qui malheureusement ne trouve pas d'imitateurs en ce temps d'outrances désordonnées et éphémères.

Ajoutons — pour parfaire le portrait — que

M. de Lesseps a encore par devers lui une force irrésistible qui s'appelle la bonté.

C'est parce qu'il est un bienveillant qu'il est un persuasif.

C'est enfin parce qu'il est un intègre qu'il est un dominateur. On s'incline devant sa droiture — même si l'on est son contradicteur.

Les mains pures, comme le levier d'Archimède, sont capables de soulever un monde.

Et sa réputation est si bien sanctionnée, qu'il ne viendra à personne l'idée de prendre toutes mes vérités pour des flatteries.

LOUIS VEUILLOT

LOUIS VEUILLOT

L'homme appartient à l'histoire. Si tant est que l'histoire s'occupe d'une personnalité tapageuse à laquelle rien ne survit.

Non, rien, car M. Veuillot fut un homme de haine, et la haine est inféconde.

J'ai regardé couler, quand la tombe s'est fermée, le flot des enthousiasmes. C'était banal comme la langue des épitaphes, avec ses « bon père, bon époux et bon citoyen », qui vont à tout le monde sans s'appliquer à personne.

Dans ce concert d'adulations, pas une note d'affection sincère. M. Veuillot, je l'ai dit, ne fut qu'un homme de haine.

Quant aux admirations du dilettantisme, combien il en faut rabattre !

Le Gavroche, qui jette l'injure à bouche que veux-tu, rencontre, de temps en temps, une boutade pittoresque. Ce fut le cas de M. Veuillot, insultant tout et tous, depuis les libres penseurs, ses ennemis, jusqu'aux évêques qui ne voulaient pas devenir ses vassaux.

Qu'il y ait eu dans ce limon quelques paillettes d'or, il est superflu de le contester. Mais si l'on mettait d'un côté tout ce qui ne fut que boue, et de l'autre tout ce qui fut métal précieux, le lingot ferait piteuse mine à côté de la montagne.

Si j'étais catholique fervent, je ne saurais pardonner à M. Veuillot tout le mal qu'il a fait au catholicisme.

N'est-ce pas lui, en effet, qui a compromis la religion dans les querelles de la politique? N'est-ce pas lui qui a cherché à faire de la Foi la fille qui se pend au bras du premier venu?

En 48, il crie : *Vive l'Église républicaine!* croyant qu'on se prendra à la comédie des arbres de liberté.

Tant qu'il espère que la République tirera les marrons du feu au profit de la sacristie, il flagorne.

Dès qu'il voit que la démocratie ne sera pas sa dupe, il commence à invectiver.

Le lendemain du coup d'État, il s'aplatit devant le César de rencontre. Le Deux-Décembre sera grand, s'il veut prendre Veuillot pour prophète.

Et cependant, dans un coin, moisissait alors l'homme qui prétendait représenter le droit divin.

Ah! parbleu, c'était le moindre des soucis de M. Veuillot. Il s'en moquait bien, du droit divin! Tout pour le droit du plus fort!

Bien entendu, quand l'Empire refusa à son tour de se laisser encapuciner outre mesure, la main de l'adulateur lâcha l'encensoir et reprit la massue.

Croit-on que l'Église ait pu gagner quelque chose à ces palinodies où M. Veuillot montrait que, pour elle, les intérêts passent avant les principes?

Et plus tard, quand il poussa Pie IX fanatisé à toutes les extravagances du *Syllabus*, ne travaillait-il pas à la ruine de la papauté?

Voilà pour l'œuvre.

Quant à l'homme, il n'y a point à refaire son

portrait physique. On tomberait inévitablement dans la caricature, rien que par la ressemblance, et la caricature n'est pas de deuil.

Il est vrai que, par son exemple, M. Veuillot a justifié d'avance toutes les représailles après décès. Jamais ses bourrées triomphantes n'eurent plus de rebondissement que quand il piétinait sur la planche d'un cercueil. C'était pour sa verve un tremplin favori.

Dix fois il eut le cynisme de l'outrage en présence d'un adversaire mort.

L'insulteur antique escortait les chars de triomphe. Lui, l'insulteur moderne, préférait escorter les corbillards. Tant pis pour lui !

Mais c'est bien le moins qu'on ne doive que la vérité à sa mémoire.

M. Louis Veuillot fut, en réalité, le chef des brutalistes. Toutes les écoles de violence qui ont envahi la littérature partent de lui. Les *N... de D...* et les *Cambronne!* auxquels M. Zola s'est complu, ne sont que l'exagération de la méthode veuillotine. Il est même étonnant qu'il n'ait pas cambronnisé pour son propre compte, en ces jours de rage dans lesquels il jetait à la figure de ses contradicteurs la pre-

mière grossièreté qui lui tombait sous la main.

M. Veuillot croyait-il ? C'est le secret de sa conscience.

Dans tous les cas, ses actes aussi bien que son langage permettaient de supposer le contraire. Chrétien, il fut toute sa vie en révolte ouverte contre l'Évangile par l'âpreté de ses colères, par sa vanité hautaine, par son ardeur à frapper, par la férocité de ses rancunes.

Défenseur des miracles, il ne daigna pas même leur faire une réclame finale. Après avoir préconisé Lourdes et la Salette, il s'en tint pour sa propre consommation, le jour où il tomba malade, aux prescriptions de la médecine laïque et aux pilules de la pharmacie profane.

Qu'il y ait eu, malgré tout, dans ce cerveau d'un vaste développement, une puissance de fermentation peu commune, c'est une constatation d'orgueil ; mais c'est en même temps un témoignage à charge.

Car, si, doué exceptionnellement, il était capable de faire le bien en travaillant au progrès

des idées et à l'émancipation sociale, combien plus coupable il est de s'être voué aux doctrines de l'asservissement !

S'il pouvait être une lumière, comment lui pardonner de n'avoir été qu'un éteignoir ?

HENRI MEILHAC

HENRI MEILHAC

Surnommé, à un certain moment, *Meilhac-Partout*.

On a rarement vu et même on n'a peut-être vu jamais un auteur joué à la fois sur cinq scènes parisiennes.

Telle fut naguère la situation — elle n'avait rien de désastreux — du modèle que je vais avoir l'honneur de faire poser devant vous.

Il est entendu que je le prends à la minute où nous parlons. Le rétrospectif n'est pas mon fait.

D'autres ont assez dit ce que M. Meilhac a été.

Contentons-nous de ce qu'il est.

Si je vois juste, un type tout en boule.

La tête est ronde, les épaules s'arrondissent, l'abdomen aussi. Tout en boule, je le répète.

L'embonpoint d'automne est arrivé. Mais il y a des compensations ; car la fortune, elle aussi, s'est arrondie.

C'est justice, du reste, avec un travailleur aussi opiniâtre. J'apprécierai tout à l'heure la qualité du travail. La quantité seule suffirait à justifier la récompense apportée par les années.

Cet acharnement à la besogne n'est certes pas étranger à l'épaississement que nous constatons. A vivre toujours courbé sur un bureau, la plume à la main, pour aller ensuite s'asseoir dans quelque stalle de théâtre, comment ne finirait-on pas par engraisser?

Surtout quand on a une sainte horreur de la marche. Et c'est le cas.

Meilhac ne se promène guère qu'autour de son billard. Par exemple, il s'y promène avec passion, plus fier d'un carambolage réussi que de la meilleure de ses pièces.

Je suis sûr que dans le silence des nuits, à l'heure des rêves vagues, il lui arrive parfois de se murmurer :

— Ah! si j'étais Vignaux!

En dehors de ces voyages en chambre, sa plus longue marche consiste, je crois bien, à aller au café Durand, où il déjeune volontiers, et aux Folies-Bergère, dont il est un habitué fidèle jusqu'à la manie.

Je comprends cela, du reste. Quand le cerveau a besoin de se reposer, on ne peut pas choisir un spectacle qui laisse l'imagination plus tranquille.

Mais je m'aperçois que j'ai planté là mon portrait. Reprenons.

Meilhac est le Parisien le plus parisiennant qui ait jamais usé ses talons de bottines sur l'asphalte.

C'est surtout un Parisien en dedans.

Pas d'expansion. Le caractère est comme replié sur lui-même. Indice d'une observation toujours en éveil et qui sans cesse emmagasine.

Ne nous en plaignons pas. C'est pour nous qu'il fait des provisions, quand son petit œil investigateur regarde tout autour de lui.

Très particulier, ce petit œil-là; très typique. Il ne va pas jusqu'à la méfiance, mais on sent qu'il est sur ses gardes contre les familiarités des importuns.

Il dit tout net aux gens :

— Vous savez! nous ne nous lions pas avec tout le monde, et nous professons une aversion spéciale pour les imbéciles.

L'inventeur de métaphores incohérentes qui a trouvé l'*étoile en herbe* et tant d'autres choses prodigieuses déclarerait que c'est *un œil qui ne se laisse pas manger dans la main.*

Il a bien raison, surtout quand on est comme Meilhac exposé à toutes les camaraderies de rencontre, qui vous taperaient volontiers sur le ventre pour se poser devant la galerie.

Ce regard personnel donne à la physionomie une vague expression d'inquiétude lassée. On sent aussi l'homme qui a vécu la vie nocturne des coulisses à la coloration pâle des joues.

Une petite moustache noire surmonte une bouche qui n'a pas l'air de faire fi du plaisir.

Un passeport dirait : menton rond, figure pleine. Je vous ai prévenus.

Il en résulte un ensemble qui ne parle pas à l'indifférent et au superficiel. Mais celui qui sait pénétrer plus avant ne s'y trompera jamais et y reconnaîtra l'usage assidu de la pensée.

Bien que tout lui ait réussi, Meilhac n'est pas

précisément un Philinte. Il pencherait plutôt du côté d'Alceste.

Comment en serait-il autrement, quand on excelle à découvrir les ridicules et les travers de son temps ?

C'est d'ailleurs le grand mérite de l'écrivain. Il est contemporain comme pas un. Ses œuvres donneront la note de l'époque. Il a raffiné la bouffonnerie avec un art que n'a copié personne. Il a ciselé des comédies que l'on conservera dans cet écrin qui s'appelle le répertoire.

Son esprit est dix-neuvième siècle par excellence.

On trouvera d'autres formules. Celle-ci restera quand même intéressante à étudier, comme par exemple pour le siècle précédent la formule de Marivaux.

Il manquera certainement quelque chose au bruit de Paris le jour où Meilhac se taira. L'orchestre aura perdu un de ses plus éminents solistes.

Soliste n'est peut-être pas absolument le mot juste, puisque ce fantaisiste a travaillé le plus souvent en collaboration. Mais je me ferais fort, dans toutes ses pièces qui portent plusieurs

signatures, d'opérer le départ et de dire à coup sûr :

— Ceci est du Meilhac !

Voilà un éloge qui n'est pas banal et que bien peu justifieraient. Car, pour le justifier, il ne suffit pas d'avoir en soi quelque chose, il faut avoir quelqu'un.

LE DOCTEUR CHARCOT

LE DOCTEUR CHARCOT

Saluez, s'il vous plaît! C'est un membre de l'Académie des sciences que je vous présente.

Inutile d'ajouter que ce n'est pas un nouveau venu pour la notoriété. M. Charcot a fait tout ce qu'il fallait pour que la sienne fût retentissante. Plus qu'il ne fallait même, si l'on en croit l'appréciation de beaucoup de gens qui ne montrent qu'une admiration restreinte pour les représentations mélodramatiques données par le médecin impresario au Théâtre Hystérique de la Salpêtrière.

Mais procédons par ordre.

Voici M. Charcot devant la glace. Copions.

Présentement l'académicien ne ressemble plus

au brun intense dont l'aspect poétique frappait jadis d'un doux étonnement le regard des clientes.

A cette époque de prime jeunesse, avec ses longs cheveux noirs comme des baguettes de tambour et droits comme elles, avec son teint d'une pâleur blafarde, avec ses yeux d'un éclat étrange, M. Charcot avait je ne sais quoi d'hoffmanesque.

Excellente réclame fournie par la nature; car d'un docteur hoffmanesque on est tout de suite prêt à faire un docteur Miracle.

Aujourd'hui il a neigé sur l'ébène de cette chevelure. La pâleur est restée, mais avec empâtement des joues, ce qui abolit l'impression poétique. L'étrangeté n'est guère plus représentée dans la physionomie que par d'énormes sourcils, des sourcils-moustaches qui durcissent encore un œil suffisamment dur par lui-même.

Je néglige les détails accessoires, tels que taille moyenne, et autres renseignements de passeport.

J'arrive à l'homme... pardon! au savant.

Les débuts de M. Charcot n'ont été ni pénibles ni éclatants. C'était de la bonne moyenne, et il

aurait été assez difficile de présager alors les tapages que ferait la renommée du névropathe.

Cependant ceux qui s'y connaissaient pressentaient là une ambition ardente. M. Charcot, en effet, ne prétendait pas se contenter du rôle terne d'un praticien de quartier. Il fallait seulement une voie. Laquelle ?

Les maladies nerveuses étaient à la mode. Va pour les maladies nerveuses!

Le choix était habile, d'ailleurs.

Il n'en est pas qui ouvre plus largement la porte aux conjectures sans contrôle, aux expérimentations hasardeuses, aux affirmations sans preuves.

Puis, par là, on avait tout le monde. Qui n'est pas un peu névrosique aujourd'hui ? Comme c'est bien porté, ceux même qui ne le sont pas ont la prétention de le devenir.

M. Charcot était donc sur une excellente piste. Il s'y lança résolument.

D'abord ses recherches furent aussi opiniâtres qu'ignorées. C'est ainsi toujours. La renommée ne s'empare de vous qu'après coup.

J'ai dit : les recherches de M. Charcot; je n'ai pas dit : les trouvailles.

C'est qu'il me paraît bien difficile en pareille matière de donner sa garantie.

A la Salpêtrière, l'expérimentateur a produit des résultats bizarres, dramatiques. Tout cela a-t-il abouti à beaucoup de guérisons? On est fort, à notre époque, pour découvrir le mal; par malheur, on est moins fort pour découvrir le remède.

Ce qui ne veut pas dire que les traitements imaginés par M. Charcot n'aient pas réussi parfois à ses malades. Dans tous les cas, ils lui ont réussi beaucoup à lui-même.

C'est un des médecins les plus lancés de Paris. Un instant, ses séances d'hôpital-spectacle ont fait concurrence aux séances de Sorbonne-boudoir offertes par M. Caro.

Caro, Charcot, cela sonne de même à l'oreille. Ils sont académisés l'un et l'autre. Mais je crois que, pour l'un comme pour l'autre, le moment aigu de la haute popularité est passé.

Les mises en scène de la Salpêtrière n'ont pas été sans froisser beaucoup de gens à la susceptibilité délicate. Ceux-là s'étonnaient, se révoltaient même à l'idée que des créatures dont l'implacable nature avait fait des victimes devenaient,

en quelque sorte, des actrices malgré elles dans les programmes offerts à la curiosité banale.

M. Charcot l'a d'ailleurs senti lui-même, car il a beaucoup restreint et ses épreuves et ses invitations.

Tout cela n'empêche certainement pas le docteur-académicien d'être une valeur scientifique. Comment en douterait-on quand l'Institut a cru devoir le certifier?

Cela n'empêche pas non plus une nombreuse clientèle d'assiéger sa porte.

Il a ainsi l'honneur et l'argent. Que désirer de plus?

En sa jeunesse, il ressemblait à Bonaparte. Voilà que, dans sa maturité, il est proclamé le Napoléon des médecins.

Souhaitons-lui de ne pas avoir de Sainte-Hélène.

DE MARCÈRE

DE MARCERE

Les jeux de la politique et du hasard ont d'étranges retours de fortune succédant à d'étranges caprices de malveillance.

Après avoir été délaissé injustement, M. de Marcère a vu revenir à lui la sympathie publique par la force même des choses.

On a bien été obligé de reconnaître, à l'expérience, que les hommes de travail, de savoir et de compétence ne sont pas assez communs dans notre Chambre pour qu'elle puisse se priver du concours si précieux de l'un de ceux-là.

On s'en est aperçu dans les grandes discussions. Par exemple, lorsqu'on a débattu la loi du

divorce, dont M. de Marcère fut le rapporteur écouté.

Le rapport qu'il rédigea alors reste un des documents parlementaires les plus intéressants de ces dix dernières années. Il y avait longtemps qu'un morceau de cette portée philosophique et sociale n'était sorti de la plume trop politicienne de nos honorables.

Et voilà comment, après avoir subi la disgrâce avec dignité, M. de Marcère a prouvé de nouveau son mérite en acceptant ce retour de faveur avec modération.

L'homme est d'un type très personnel et fait pour intéresser le physionomiste.

La tête, largement développée du front, s'effile par le bas en une maigreur presque ascétique.

Les pommettes font saillie, s'attachant solidement à des mandibules dont la structure, si l'on en croit le système de Lavater, signifie volonté et énergie.

Le présage est confirmé par l'éclat d'un regard qui pénètre.

Cet œil, d'un noir métallique, vise bien en face et doit avoir une clairvoyance développée par la pratique des hommes.

Ce n'est pas un méfiant, mais c'est un sachant. On y sent quelqu'un qui, sans tomber dans la misanthropie, se met en garde contre l'illusion.

Très caractéristique, la bouche, en sa petitesse.

Elle n'affecte pas le dédain voulu de certains poseurs. Mais elle sait parfaitement, quand elle le veut, tenir les gens en respect par un léger plissement qui n'invite point aux familiarités excessives.

Avec cela, une irréprochable courtoisie de gentleman pour le commun des mortels, une bienveillance cordiale pour les amis.

C'est bien la gamme qu'il faut à un homme d'État dans ses multiples relations.

Le corps est resté svelte et d'allure très verte.

M. de Marcère est d'ailleurs un jeune, politiquement parlant.

La conversation ne cherche pas l'effet par la paillette, mais elle conquiert l'auditeur par la finesse des aperçus, par la justesse des raisonnements. Pas de cliquetis de mots bizarres, mais des chocs d'idées d'où jaillit la lumière.

On retrouvait ces qualités maîtresses dans le rapport que je rappelais tout à l'heure.

Il n'y avait pas cherché les antithèses sonores, les grandes phrases à tapage ; mais il y avait mis un puissant effort de logique, en même temps qu'une mesure de dialectique à laquelle les opposants eux-mêmes furent contraints de rendre hommage.

On ne sait pas assez ce que peut la force de la modération.

C'est l'histoire de la fable de La Fontaine.

D'autres, chargés de la même tâche, auraient voulu procéder par coups de vent. M. de Marcère a préféré agir par la chaleur graduelle de l'argumentation.

Il a bien fait, comme l'a démontré le succès final.

L'ancien député du Nord, deux fois ministre, aujourd'hui sénateur, habite, rue Montaigne, un appartement d'où la simplicité n'exclut pas l'élégance.

C'est bien la demeure qu'il faut à celui qui se complaît dans les intimités reposantes de la vie de famille.

Le cabinet est celui d'un piocheur déterminé. On voit tout de suite que les livres de la bibliothèque ne sont pas des livres de parade, mais

des conseillers sans cesse consultés et qui se groupent autour du bureau dans un sans-façon amical.

L'été, quand le labeur parlementaire est achevé, M. de Marcère s'en va dans l'Orne, faire de la villégiature sans prétention.

C'est, comme vous le voyez, une vie qui ne tient pas à avoir d'histoire, mais qui s'efforce de se rendre utile, et qui, sous ce rapport, est loin d'avoir dit son dernier mot.

Je crois que demain lui réserve encore d'autres occasions de bien servir son pays.

HETZEL

HETZEL

Un vaillant homme qui eut le cœur aussi généreux que son esprit était délicat, et qui aurait pu dire avec le poète :

> J'ai fait des rois et n'ai voulu rien être.

N'est-ce pas un fabricant de rois, en effet, que l'éditeur qui va chercher un ignoré pour en faire un illustre ?

Je ne parle pas de ceux qui se contentent d'exploiter les réputations établies et de récolter après que d'autres ont semé. Ceux-là sont les éditeurs-marchands. Hetzel était l'éditeur-artiste.

C'était pour lui une joie que d'inventer une réputation.

Jules Verne était presque inconnu, quand Hetzel, séduit par ses premières pages, lui dit : *Tu Marcellus eris!*

De même il eut le mérite d'éditer Erckmann-Chatrian, du temps où personne ne connaissait ce nom, qui devait avoir un retentissement si grand.

Ce ne sont pas là des trouvailles de hasard. On ne les rencontre que quand on a su chercher.

A Hetzel revient aussi l'honneur d'avoir contribué à délivrer l'enfance et la jeunesse de ces livres odieusement insipides qui l'hébétaient, sous prétexte de la récréer.

Vous vous la rappelez, cette littérature gélatineuse, fade et sotte, qui se confectionnait jadis pour le Jour de l'an.

Du sirop de niaiserie !

Hetzel fut un des premiers à penser qu'on pouvait récréer en instruisant, et à démontrer qu'il n'est pas nécessaire de faire inepte pour se mettre à la portée des enfants.

Voilà déjà de grands services rendus et suffisant à justifier l'hommage unanime qui s'est incliné devant sa tombe. Mais il avait d'autres droits à cet hommage, l'écrivain raffiné

qui signa du pseudonyme de Stahl tant d'œuvres exquises:

Ce Stahl était à la fois un humoriste et un philosophe. Ce qu'était Hetzel lui-même, parbleu! dans sa conversation si pleine et si séduisante.

Les habitués du chemin de fer de la rive gauche connaissaient de longue date le vigoureux vieillard à la haute stature, à la physionomie à la fois placide et ferme, douce et résolue, qu'on voyait chaque jour monter ou descendre à la station de Bellevue, et à qui de nombreux amis faisaient invariablement cortège.

La tête avait de grandes lignes allongées que prolongeait encore une ample barbe grise.

La chevelure, restée abondante et rejetée en arrière, — on y sentait le passage du coup de vent romantique, — la chevelure faisait couronne sur ce front large, bien ouvert à l'idée.

Hetzel avait été un beau blond ; il était devenu un beau blanc.

Le nez accentuait énergiquement sa courbure aquiline, si énergiquement qu'un observateur superficiel aurait pu s'y méprendre et y voir le signe de la race israélite.

Le teint, même après les premieres attaques du

mal auquel Hetzel devait succomber, avait gardé sa coloration chaude.

L'œil, d'un bleu gris, avait une limpidité transparente qui disait bien que ce loyal n'avait pas d'arrière-pensées à cacher.

Aussi comme les mains se tendaient cordialement vers lui !

On montait en wagon, quatre, cinq ou six. On était sûr d'avoir, pour abréger la route, une causerie régalante et originale dont Hetzel était prêt toujours à faire les frais.

Dans les derniers temps, avant même que la cruelle maladie qui devait le tuer se fût abattue sur lui, l'humour s'était voilé de mélancolie, sans rien perdre de son originalité.

De combien de mots charmants n'émaillait-il pas nos longues causeries de campagne, quand le soir, à Bellevue, nous devisions sous les ombrages du jardin silencieux ! Toujours des aperçus nouveaux, même sur le sujet le plus banal.

Il aimait à résumer dans une formule à antithèse toute une théorie.

Un jour, par exemple, quelqu'un pestait contre la bêtise humaine.

— De quoi vous plaignez-vous ? intervint

Hetzel. Ce sont les imbéciles qui prouvent les gens d'esprit, comme c'est la laideur qui constate la beauté.

Une autre fois, on lui demandait pourquoi on le voyait si rarement au théâtre.

— A cause de ma vilaine nature, fit-il en riant. Si la pièce est mauvaise, ça m'ennuie qu'un autre l'ait faite. Si elle est bonne, ça m'ennuie de ne pas l'avoir faite moi-même.

Il y a deux ans, alors que la paralysie dont il devait mourir n'en était encore qu'aux premières sommations, il était venu dans une soirée intime.

De loin, je l'aperçus, dominant ses voisins de sa haute stature. Sa grande belle tête, couronnée de cheveux blancs, encadrée de barbe blanche, avait une expression de tristesse indicible. Son pauvre bras, déjà presque immobilisé, était suspendu par une écharpe noire sur sa poitrine. Son regard suivait presque inconsciemment le tourbillon des valseurs.

Je m'approchai doucement et je lui frappai sur l'épaule.

Il se retourna.

Puis, comme suivant une pensée intérieure et avant même que nous eussions échangé, avec

une poignée de main, le compliment obligatoire :

— C'est égal, soupira-t-il, j'ai tout de même l'avantage.

Et me montrant les danseurs :

— Ma supériorité, c'est que je suis sûr d'avoir été jeune comme eux, et qu'ils ne sont pas sûrs de devenir vieux comme moi.

Mais, hélas! il avait beau dire, il avait beau sourire, on sentait que la vieillesse était exceptionnellement cruelle pour lui.

A Monte-Carlo, où il venait chaque année passer un ou deux mois chez des amis fidèles, bien des fois je le surpris laissant échapper quelque cri du cœur en songeant au printemps de sa vie dans ce printemps éternel de la nature, en se rappelant ses années tourbillonnantes au milieu de ce tourbillon joyeux et mondain.

C'est qu'il y avait encore le volcan sous cette neige; c'est que le septuagénaire était resté l'homme qui écrivit cent pages pénétrantes sur la femme.

Et toujours son esprit en éveil trouvait de nouvelles boutades.

On parlait devant lui d'un jeune homme qui

faisait une cour assidue à une dame plus que mûre.

— C'est bizarre, dit Hetzel. Un assiégeant qui se condamne à vivre de conserves!

De lui encore cette jolie définition :

— Le souvenir, c'est à la fois la caisse d'épargne du bonheur et la caisse d'amortissement du malheur.

J'en sais dix, vingt, de ces traits inédits qu'il semait au hasard de la causerie, là-bas, dans son modeste cabinet de la rue Jacob, où il vous recevait entouré des reliques de sa vie. Ici un beau portrait fait par Meissonier, là des Gavarnis originaux, plus loin des Granvilles. Il avait frayé avec tous les grands artistes, comme avec tous les grands écrivains de son siècle.

L'été, sa joie, ou plutôt ses joies — car il avait deux tendresses en fait de villégiature, — était de passer plusieurs mois dans sa villa de Sèvres, et une quinzaine de jours en Belgique, dans les parages de Spa.

Spa lui rappelait les heures d'exil, les années sombres vécues en Belgique. Et comme il avait trouvé dans ce coin de verdure un rayon de soleil hospitalier, il se plaisait à y revenir.

C'était encore du rajeunissement.

A Sèvres, où il était voisin de Jules Sandeau, il menait la vie du sage. Sa devise était, pour sa maison de retraite, une variante de la devise socratique :

— Un petit nombre d'amis... et beaucoup de fleurs.

Double deuil. Il me semble les voir encore, Jules Sandeau et Jules Hetzel, s'en allant bras dessus, bras dessous, à l'arrivée du train, le long de cet étroit sentier qui sert d'ourlet au chemin de fer. Ils s'éloignaient en devisant, faisant halte parfois, comme deux compères, pour saluer d'un rire quelque réminiscence attrayante ou pour hocher la tête à quelque évocation sombre.

C'était tout un tableau.

Sandeau, plus expansif, gesticulait; tandis qu'Hetzel, plus impassible, restait les mains collées au corps. Puis ils se reprenaient bras dessus, bras dessous, pour regagner le gîte, où le dîner les attendait.

Sandeau disparut le premier. Hetzel m'en sembla comme dépareillé. Ils ne devaient pas tarder à se rejoindre.

Depuis trois ans déjà Hetzel avait reçu la première sommation de la paralysie. On lui avait dit, pour lui faire illusion, que c'était la crampe de l'écrivain.

Il n'avait pas cru ; il avait feint de croire, pour ne pas alarmer les siens, qu'il adorait. Mais dès le premier jour il nous avait dit :

— L'ennemi est dans la place. Je suis perdu.

Depuis lors, l'envahissement avait été lent, mais progressif. Le bras droit en écharpe, ayant gardé tout juste assez de force pour signer son nom, le pauvre ami commençait à tirer la jambe. La débâcle s'accentuait.

Ce qui le navrait surtout, c'était de ne plus pouvoir travailler. Il avait bien conservé la lucidité nécessaire, mais l'instrument le trahissait. Et il lui était impossible de dicter ! Il lui fallait le contact direct du papier pour que le courant intellectuel s'établît entre son cerveau et son œuvre.

Impuissant à dépenser ses idées la plume à la main, il les parlait encore, et de la façon la plus charmante. On sentait qu'il faisait des efforts prodigieux pour ne pas attrister les autres, en laissant voir qu'il était attristé lui-même.

Et il se rejetait dans le passé pour échapper aux angoisses du présent. Et tout lui était prétexte à souvenir curieux, à racontar pittoresque.

Au milieu de l'hiver dernier, il s'en alla dans le Midi, suivant son habitude. Il adorait ces excursions annuelles, où il se reposait du labeur excessif que son métier d'éditeur lui imposait aux abords du jour de l'an.

Cette fois, il partit à contre-cœur, en homme qui prévoit qu'il n'y aura pas de billet de retour. Il ne devait pas y en avoir, en effet.

Ce que fut Hetzel écrivain, vous le savez. Un délicat entre les délicats, dont cette vieille sotte d'Académie aurait dû se parer.

Si l'éditeur Hetzel n'avait pas été si célèbre, l'humoriste Stahl aurait été au premier rang parmi les renommés du jour. Mais, en France, on supporte mal le cumul des réputations, et Stahl fut un peu le sacrifié dans cette dualité remarquable.

Hetzel faisait le commerce en artiste. C'est dire qu'il ne s'y enrichit pas du premier coup. La fortune, cependant, finit par récompenser ses intelligents efforts, et il avait conquis une situation digne de son mérite.

Hetzel fut aussi un de ces républicains dont la République s'honore.

Mêlé aux grandes luttes du règne de Louis-Philippe, proscrit par l'Empire, il regardait avec son philosophique dédain les extravagances des énergumènes qui voudraient présentement remplacer le culte de la liberté par les bacchanales de la licence.

Mais les sottises commises par quelques-uns n'avaient pas ébranlé sa foi démocratique. Il croyait toujours à la victoire définitive du bon droit et du bon sens.

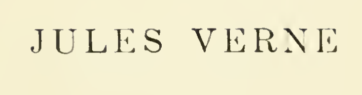
C'était un jeune de soixante-dix ans, un jeune qui avait conservé toutes les élégantes traditions de la courtoisie et de la galanterie.

Il a écrit sur l'*Esprit des Femmes* un petit volume qui est un bijou. Ce n'était pas seulement leur esprit qu'il comprenait, c'était leur cœur. Aussi comme il était choyé par elles! Comme elles l'écoutaient! Comme elles se pressaient autour de lui dans un salon pour faire accueil à sa parole, qui pourtant parfois ne leur ménageait pas les vérités ironiques...

C'est fini. La voix s'est tue. Le corps s'est glacé. La pensée s'est figée dans le cerveau.

Encore un qui est parti et qui ne sera pas remplacé. Car elle s'en va, cette race si bien trempée, où les forts étaient en même temps les doux, où l'on ne prenait pas la névrose pour de l'enthousiasme, où l'on était ardent sans épilepsie, libéral sans violence.

Elle s'en va — et c'est l'autre qui reste !



JULES VERNE

JULES VERNE

L'inventé après l'inventeur.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Jules Verne nous est connu.

Nous l'avons vu alors que c'était encore un élégant jeune homme à la barbe blondissante. Nous retrouvons cette barbe blanchie et tant soit peu hirsute. Le souci de l'élégance semble avoir disparu en même temps que la célébrité venait.

La cinquantaine, d'ailleurs, donne de ces dédains-là, à moins qu'elle ne pousse, au contraire, à des raffinements excessifs.

Vivant la vie qu'il mène, M. Jules Verne devait opter nécessairement pour la première formule. Il s'est, en effet, déparisianisé autant que faire se peut, lui qui fut autrefois un boulevar-

dier boulevardisant. Quand il ne travaille pas, il navigue; quand il ne navigue pas, il travaille. Dans les deux cas, la coquetterie est également superflue.

S'il n'est pas à bord de son yacht, en flâneur maritime, tirant des bordées sur les côtes les plus diverses, il est à Amiens, menant la vie cachée d'un bon bourgeois dans sa maison et abattant de la copie à labeur continu.

Ici comme là, là comme ici, rien du *high-life*.

La physionomie de l'auteur du *Voyage autour du monde en 80 jours* a présentement je ne sais quoi de lassé, qui a remplacé l'expression d'indolence à laquelle elle était accoutumée jadis. La tête, qui semble fléchir sous le poids de la méditation, s'incline légèrement de côté. Le regard s'est voilé.

Seule, la fraîche coloration d'un teint rosé atteste une vitalité qui est loin d'être à bout.

Jules Verne a, d'ailleurs, toujours été un renfermé.

Quand on a la clef, on peut l'ouvrir et on trouve alors, derrière ces apparences de froideur, un cœur chaud, un esprit alerte, mais peu porté à se dépenser avec le premier venu.

Le plus souvent, l'écrivain que tant de succès ont rendu populaire écoute, observe et se réserve. Aucune transformation ne pourra jamais faire de lui un expansif ni un bavard, j'en réponds. Il est seulement devenu un triste depuis le cruel accident qui l'a frappé.

Il a conservé, d'ailleurs, quoique la fortune soit venue avec la renommée, même simplicité de vie et même modestie d'allures.

Alors que tant d'avortons de lettres posent superbement pour l'illustration, il s'efface, évite avec soin toute occasion de publicité personnelle, et se conforme strictement au précepte de l'ancien : « Cache ta vie et montre tes œuvres. »

Aussi est-il peu connu des reporters, et son nom ne vient-il jamais au bout de la plume des échotiers qui font de la réclame à la camaraderie.

La réclame ! Il n'en a pas besoin, puisque chacun de ses livres est enlevé aussitôt que paru, puisque chacune de ses pièces prend les proportions d'un événement.

Ses pièces... Ce sont elles qui le ramènent de temps en temps à Paris. où il vient surveiller les

répétitions décisives. Il ne faut pas moins que ce motif impérieux pour qu'il se résolve à déserter sa retraite aimée ou à quitter son bord.

Il ne se montre guère plus alors que s'il était absent. Le monde, avec ses mises en scène prétentieuses, lui est profondément antipathique. Il ne va volontiers que chez deux ou trois amis dévoués, au premier rang desquels était naguère Hetzel, son fidèle et heureux éditeur.

Oui, heureux. Car le produit de la vente des livres de Verne a depuis longtemps dépassé le million. Total qui dispense de tout commentaire.

Que fera la postérité de ces œuvres tant fêtées? C'est le secret de l'avenir, et le présent serait fort téméraire s'il risquait une conjecture.

En est-il qui soient destinées à survivre dans l'immortalité comme *Robinson* et *Gulliver?* Ou bien ce succès si éclatant sera-t-il affaire de mode, et, par conséquent, éphémère?

Dans tous les cas, le nom de Jules Verne restera dans l'histoire littéraire de ce temps. Ils sont si rares, ceux qui découvrent un filon inexploré, que ce soit un filon d'or ou de simple cuivre!

LE GÉNÉRAL TROCHU

LE GÉNÉRAL TROCHU

Encore un, mon Dieu ! qui, si l'on veut être impartial, ne mérita ni les excès d'honneur, ni les indignités.

C'est parce qu'on l'accabla tout d'abord avec les premiers, qu'une réaction furieuse l'a écrasé avec les secondes.

Si l'on voulait abuser des citations, on pourrait encore lui appliquer le vers :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Il n'était pas né pour faire un chef d'emploi, un fort ténor, cet homme qui à l'arrière-plan avait rendu et aurait rendu encore d'éminents services sur le théâtre de la guerre.

Il avait ce qu'il fallait pour être une remarquable utilité, voire même un régisseur parlant au public.

Parlant au public surtout! C'était là tout à la fois son fort — et son faible.

Quand ils ont tant de faconde, les généraux agissent peu.

A livrer quotidiennement des batailles de parole, le gouverneur de Paris oubliait les vrais combats.

Le jour où un engouement soudain, auquel par malheur l'entraînement politique ne fut pas étranger, hissa le général Trochu sur un pavois chancelant, l'homme était déjà quelque peu lassé et n'avait plus l'ardeur d'une complète virilité.

Après avoir payé très courageusement sa dette devant l'ennemi, il s'était dépensé outre mesure en travail de cabinet.

Est-ce parce qu'il avait conscience qu'il ne pouvait pas être un César par l'action, qu'il avait cherché à se rattraper sur les *Commentaires?*

Toujours est-il qu'on lui avait fait un renom exagéré et plein de périls.

Tout d'un coup, voici que le théoricien est soulevé par un flot de popularité. On ne lui donne même pas le temps de se reconnaître, et on lui dit :

— Tu vas sauver la France.

Rien que cela !

C'était le pendant de la fameuse phrase :

— Êtes-vous seulement de la force de Paganini ?

Avec cette circonstance spécialement aggravante, qu'il fallait être de la force de Paganini sur un violon démanché et auquel il ne restait plus qu'une corde.

Si le général Trochu avait pratiqué le *Connais-toi toi-même*, il aurait courageusement et loyalement répondu :

— Non, je ne suis pas de la force de Paganini. Non, je ne suis pas de taille à vous sauver. J'ai quelque talent, il faut beaucoup de génie ; le compte n'y est pas. Cherchez ailleurs.

Mais ce sont là de ces vérités qu'on a rarement la force de se dire, qu'on a plus rarement encore la force de dire aux autres.

Et voilà comme
Un galant homme

se trouva finalement avoir presque fait figure de traître, sans avoir trahi.

A l'heure où une fortune disproportionnée le porta au Capitole — à deux pas de la Roche Tarpéienne — l'aspect du général Trochu révélait déjà un déclin physique et moral.

Il commençait à se voûter légèrement. La tête, dépouillée, tournait à l'œuf d'autruche; les rides avaient creusé de profonds sillons çà et là. La moustache noire se striait d'argent.

Le regard lui-même, qui retrouvait des pétillances momentanées, s'éteignait ensuite et somnolait.

C'était devenu un général de bureau, alors qu'il aurait fallu un Bonaparte à ses premiers bonds.

Il y eut malentendu de part et d'autre.

Le général Trochu s'imagina qu'on lui demandait seulement d'empêcher les Prussiens d'entrer, et comme il voyait devant lui de bonnes fortifications, il pensa :

— Mais je suis très capable de faire ça, moi !

Le patriotisme toujours un peu chauvin des assiégés avait rêvé de tout autres prodiges.

On sait le reste. On sait aussi quel rôle le gé-

néral Trochu joua plus tard à l'Assemblée de Versailles. Là, c'était différent, souvenez-vous-en ! Il se retrouvait sur son vrai terrain de manœuvre, ce beau, ce très beau parleur, qu'on aurait pu définir : « Un canon à musique. »

Les réactionnaires, qui rêvaient Monks et merveilles et qui ne trouvaient ni les uns ni les autres, firent tout de suite risette au général Trochu. Il était Breton, il était dévot. De quoi devenir leur homme.

On doit proclamer, à son éternel honneur, qu'il dédaigna.

Il s'était condamné à l'oubli forcé à perpétuité.

Pour un homme qui ne manquait pas de vanité, certes, et qui devait se sentir tant de discours dans le ventre, ce fut une expiation méritoire, un châtiment dont on doit lui tenir compte.

N'est-ce pas un supplice du Dante que l'existence cachée et ignorée de ce général sans armée, de cet orateur sans tribune, qui doit être suffoqué, étranglé par le flot des phrases qui lui montent à la gorge sans pouvoir sortir ?

L'histoire dira, je crois, que la responsabilité des fautes doit être partagée.

S'il eut tort d'accepter un poste dont il n'était pas digne, ceux qui le lui offrirent eurent bien plus tort encore.

C'est pourquoi il y a lieu de plaider à son profit les circonstances atténuantes et de lui accorder l'amnistie du silence.

LE PÈRE AUBER

LE PERE AUBER

Il y a des ironies inconscientes.

La voix publique avait, sur la fin de sa vie, surnommé le *père Auber* celui dont l'égoïsme fut toujours si parfaitement antipathique à toute paternité responsable.

Le père Auber !... C'était le mot qu'on entendait retentir partout, au Bois, sur les boulevards, au théâtre, quand passait ce Parisien invétéré.

Et il passait souvent, le remuant qu'il était et qu'il resta jusqu'à la dernière minute.

La tête que nous avons connue et qui laissera sa dernière et définitive empreinte dans les mémoires était un prodige de sécheresse impassible.

Rien ne parlait, rien ne vibrait dans ce masque jaunâtre, tailladé de rides.

Petit visage, en somme, en dehors même du ratatinement final.

Les lignes étaient courtes et un peu vulgaires. Le nez, gros du bout, était le premier nez venu ; le reste répondait à l'*ordinaire* classique des anciens signalements.

L'œil seul se détachait dans cet ensemble imberbe et insignifiant : un œil froid, pénétrant et dur comme une lame.

Il disait tout de suite aux gens : *Primo mihi.*

On était prévenu, pour peu qu'on sût comprendre.

Rien d'ailleurs n'est venu, dans la carrière du père Auber, démentir ce pronostic.

L'homme a vécu isolé dans la foule, — si l'on peut ainsi parler, — insensible et agité, encombré de galanterie et vide d'amour, se conservant dans un bonheur négatif, fait surtout d'indifférence.

Je ne flatte pas le portrait, mais je crois que je puis garantir la ressemblance.

Le cœur ne tenant pas beaucoup de place, il y en avait davantage pour l'esprit.

Est-ce à cause de cela qu'on fit, pendant tant d'années, du musicien l'endosseur responsable de tous les mots bons, médiocres ou mauvais qui coururent le bitume ?

Ici encore la vérité force à une rectification.

Spirituel, Auber le fut.

Mais il valait à la fois moins et mieux que les nouvelles à la main dont on a surchargé son souvenir et sa tombe.

C'était un causeur assez lent à s'échauffer. La mise en train prenait plus de temps que pour beaucoup d'autres ; mais, une fois l'impulsion donnée, il trouvait souvent de mordantes ironies.

Car c'était sa spécialité. La dent se voyait toujours dans le sourire.

Comme directeur du Conservatoire, on a reproché au père Auber d'avoir exercé une influence néfaste.

Point.

Il n'en a exercé aucune. Voilà la vérité.

Que son nonchaloir et son fantaisisme personnel aient laissé la porte ouverte à des abus, c'est possible.

Mais cas isolés que tout cela.

Le Conservatoire allait par la vitesse acquise. Ni bien ni mal.

J'arrive au compositeur, naguère apothéosé sous forme de statue en la bonne ville de Caen qui mène de front le culte des tripes et le culte des arts.

Certes, l'honneur qui a été décerné à tant d'imméritants était bien dû ici.

Auber, le musicien français par excellence... Vous connaissez le cliché.

C'est à la fois un compliment pour lui et un coup de patte pour nous. Car Auber eut un talent incontestable, mais un talent à fleur de peau, un talent qui eut plus de bonne grâce que de conviction, plus de facilité que de profondeur.

C'est bien notre caractère, en somme.

On m'objectera certaines pages dont je sais d'avance la liste.

L'*Amour sacré* de la *Muette !* N'est-elle pas bien banale, cette sous-*Marseillaise*, et précisément plus habile que convaincue ?

Ailleurs, des mélodies remplies de séduction.

De la muse d'Auber on pourrait dire avec Émile Augier :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante!

Mais non à la façon de Philiberte attendrie.

L'émotion, c'est ce qui manque à cet homme de presque génie. Il ne tient pas cet article-là. C'est bien son droit, n'est-ce pas ?

Il marivaude, il flirte, il roucoule.

Il n'aime pas. Il n'a jamais aimé.

Musicalement, bien entendu, car je ne perce jamais de meurtrières dans le mur de la vie privée.

Encore moins dans les pierres tumulaires.

On n'a pas moins eu cent et une fois raison de hisser sur son piédestal l'image de cet amuseur infatigable, ingénieux et varié.

C'est bien quelque chose que d'amuser, diantre !

La statue d'Auber est arrivée, en outre, à point comme une protestation contre les disciples du sacro-saint embêtement.

Au moment où, comme si nous n'avions pas assez d'invasions sans celle-là, nous laissons les bataillons de croches wagnériennes entrer chez nous par les portes et par les fenêtres, il était bon que cette solennité vînt attester que la germanisation n'est pas complète.

Hélas ! elle n'est déjà que trop avancée.


LENIENT

LENIENT

En ce temps-là, il y avait sur les bancs du collège Henri IV un très joli jeune homme, qui était, par-dessus le marché, un très fort en thème.

Mince, élancé, l'œil doux et souriant, la lèvre surmontée d'une fine moustache blonde qui commençait à s'accentuer, cet élève de rhétorique fit sensation parmi les dames de l'assistance, quand, à la distribution du concours général en Sorbonne, il gravit les degrés pour aller embrasser le ministre et recevoir le prix d'honneur.

Ce fut bien autre chose, un an plus tard, lorsque le même joli garçon se promena dans le quar-

tier Latin, une épée au côté, le chapeau à cornes sur l'oreille, sa taille élégante emprisonnée dans une tunique au collet de velours vert, rehaussé de broderies d'or.

Une épée! un chapeau à cornes!... Vous ne comprenez pas, sans doute, et vous vous demandez ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le discours latin et ces belliqueux insignes.

Pardon .. J'ai oublié de vous dire que ces choses se passaient en 1848, an de révolution et d'innovations bizarres, où l'on s'avisa un moment de tout militariser.

C'est de là que date le képi des collégiens, qui est resté définitivement.

C'est alors aussi qu'on eut l'idée baroque d'habiller en officiers les élèves de l'École normale, — dont faisait partie le jeune homme blond, à qui l'uniforme, d'ailleurs, allait à ravir. Les grisettes de l'époque se poussaient le coude, tout le long de la rue de la Harpe, quand il passait le dimanche, — regrettant seulement la timidité du jouvenceau qui ne levait pas beaucoup les yeux.

O souvenirs lointains !

M. Lenient — car c'est de lui qu'il s'agit — ne

ressemble plus guère aujourd'hui au portrait que je viens de tracer.

L'adolescent est devenu un quinquagénaire qui approche de la soixantaine. Les succès de physique sont partis, et même à la Sorbonne, où il professait l'éloquence française avant de siéger au Palais-Bourbon, le beau sexe infidèle le délaissait pour M. Caro.

Comment se fait-il que M. Lenient se soit soudain lancé dans la politique, en dehors de laquelle il s'était tenu si longtemps ?

Je manque de détails sur cette métamorphose.

Il est, d'ailleurs, assez à la mode de déserter la chaire pour la tribune.

Que voulez-vous ! le Français aime beaucoup à faire ce qui ne concerne pas son état. Voyez tous les médecins qui lâchent leur clientèle pour aller tâter le pouls à la politique. Je ne parle pas des avocats : ils ne font que changer de bavardage.

Les professeurs se lancent à leur tour dans l'arène. Grand bien leur fasse !

M. Lenient n'a, jusqu'ici, brillé d'aucun éclat exceptionnel dans son nouveau rôle. Ce n'est

vraiment pas la peine d'être un fin lettré, un érudit de bon aloi, pour ne pas faire meilleure figure dans le Parlement qu'un Colimard quelconque envoyé par sa sous-préfecture, qu'un parvenu, ignorant même de l'orthographe, qui s'est payé la députation à coups de billets de banque.

Je parlais tout à l'heure du cours de M. Lenient à la Sorbonne. Il s'intitulait, je l'ai dit, *Cours d'éloquence française.*

Un titre qui obligerait, — s'il n'était profondément stupide.

Comme si l'éloquence s'apprenait, à l'instar de la boxe et du chausson !

Dans sa chaire, M. Lenient avait de l'autorité, sans éblouir cependant.

Que lui manquait-il pour passer étoile universitaire, comme les Cousin, comme les Villemain, comme les Saint-Marc Girardin ?

Le je ne sais quoi qui met hors de pair.

Il s'acquittait de sa tâche consciencieusement, parfois même avec délicatesse. Mais, comme on dit au théâtre, cela ne passait pas la rampe, ou, si vous aimez mieux, cela ne sortait pas de la bonne moyenne ; pas de retentissement en dehors de la salle.

M. Lenient a publié quelques livres qui ont eu le même sort que ses leçons, dont ils sont d'ailleurs l'écho. De la critique judicieuse, assez affinée, très correcte. L'originalité seule manque dans les aperçus.

Est-ce la politique qui donnera au nom de M. Lenient la grande popularité ? Il est permis d'en douter.

Et, jusqu'à épreuve contraire, je regretterai l'entrée de M. Lenient à la Chambre, vu que nous avons trop peu de bons professeurs et que nous avons beaucoup trop de politiciens inutiles.

LE GÉNERAL PITTIÉ

LE GÉNÉRAL PITTIÉ

Je pourrais ajouter en sous-titre : *Membre de la Société des gens de lettres.*

Le général, en effet, a tenu à honneur de lui appartenir. Qu'il y eût des droits incontestables, le nom seul de ses parrains, Victor Hugo et Arsène Houssaye, suffisait comme garantie, si ses titres littéraires n'avaient pas été là pour en répondre.

Consultez les registres de la Société des gens de lettres, et ils vous diront que fort restreint a toujours été le nombre des militaires écrivains.

A plus forte raison le nombre des militaires poètes.

Et cela se conçoit.

Action et rêverie s'excluent l'une l'autre.

La *vie des camps* (vieux style) n'a rien qui pousse à la contemplation. La plume paraît à la fois trop légère et trop lourde à tenir pour la main qui est accoutumée à l'épée.

Il faut le dire, d'ailleurs, il est impossible de moins ressembler au type du capitaine Fracasse ou du major Chauvin, dont tant de vaudevilles se sont égayés.

Le général Pittié est avant tout un homme du monde, tout à fait à l'aise dans la redingote ou sous le frac, épris de choses intelligentes, gourmet de l'esprit, friand de l'art.

Ce qui ne l'empêche parbleu pas de faire vaillante mine sous l'uniforme et d'avoir intrépidement rempli son devoir partout où il a fallu risquer sa vie pour la patrie.

Voici le signalement de mon modèle :

Ce qui frappe avant tout, ce qui est la caractéristique en relief de la physionomie, c'est une fine moustache indéfiniment prolongée en pointe et cirée avec soin.

Cela vous fait balafre à travers tout le visage, sans cependant (ce qui doit étonner) donner en rien au général les allures de rodomontade

que toute sa personne désavouerait du reste.

Le front, qui s'est tant soit peu dégarni de cheveux, a fait ainsi la place plus grande pour la pensée.

Les traits sont menus: Le nez, d'une vive arête. Le menton s'effile.

Toutefois la vie vraie du visage est dans l'éclat de l'œil et dans l'expression de la bouche.

Petit, cet œil, mais d'une pénétration intense.

Ou je me tromperais fort, ou il y a dans le général des instincts d'ironie qu'il a pris l'habitude d'éteindre sous une courtoisie parfaite. Mais je garantis que, derrière ce regard malicieux, il doit passer bien souvent des boutades satiriques qui s'empressent de se dissimuler à l'aide d'un sourire gracieux.

De là, un duel permanent entre le regard et les lèvres. Celui-là est né gouailleur. Celles-ci sont diplomates.

Ah ! oui, je vous garantis que le général aurait fait un excellent ambassadeur n'importe où. Je ne crois même avoir jamais rencontré personne qui réunît à un plus haut point les qualités requises.

Le général Pittié, en effet, sait ne dire que ce

qu'il faut, se taire quand il le faut, être réservé sans morgue, écouter sans ennui même les importuns.

Il est impénétrable à la curiosité quand il s'agit de garder un secret, sans cependant rebuter brutalement celui qui cherche à surprendre ses arrière-pensées.

Il répond par de petits dodelinements, il élude par un geste habile à ne dire ni oui ni non.

Jamais, j'en suis certain, il n'a dénaturé la vérité. Mais comme il possède la science de la garder pour lui !

Avec cela, le plus galant homme du monde, et le plus obligeant aussi.

Bien cordial pour ses amis, accueillant pour les simples connaissances, indifférent sans amertume pour ses adversaires, tel est l'homme.

Le poète est un lamartinien d'instinct.

Je ne l'ai pas confessé sur ce chapitre, mais je suis bien sûr qu'en sa prime jeunesse, ce qui faisait le mieux vibrer son cœur, c'était le luth (comme on disait alors) du chantre d'Elvire.

Le scepticisme d'Alfred de Musset lui devait être antipathique au contraire, et son tempérament devait avoir tendance aussi à s'effrayer

un peu des colossales audaces de Victor Hugo, dont il est devenu depuis le plus fervent admirateur.

Sa nature, cependant, est restée comme devant, portée plutôt aux songeries éoliennes qu'aux juvénalismes hardis.

Je parlais tout à l'heure de son instinct de raillerie. Cette raillerie-là aurait trouvé probablement le ton de la comédie ingénieuse, mais non les éclats du drame.

Lamartinien, le général doit l'être encore par une accoutumance spontanée de mélancolie que son existence affairée secoue, à son grand regret.

Il serait homme à demeurer l'hiver, durant des heures, au coin des chenets, courant après des souvenirs aimés, à flâner, l'été, au clair de lune, en bâtissant la charpente d'un sonnet.

Au lieu de cela, le devoir l'oblige à être de toutes les réunions officielles, à subir les travaux forcés du plaisir administratif.

C'est presque toujours ainsi que ce farceur de hasard jongle avec les vocations.

Aussi combien le poète est heureux quand il peut se retrouver, pendant quelques jours de

vacances, remuant les rimes comme un avare remue les louis de sa cassette !

Au résumé, un cultivé, un aimable, un délicat, qui a du talent pour se faire apprécier, après que sa bonne grâce a commencé par le faire aimer.

Me LÉON CLÉRY

Me LÉON CLÉRY

Candidat assez imprévu à la députation, lors des dernières élections, dans le XXe arrondissement.

J'aurais compris dans le IXe plutôt. La chose y aurait même été trouvée toute naturelle, car Me Léon Cléry a tout le talent qu'il faut pour faire un excellent représentant de la République.

Possédait-il l'ampleur d'un tribun pour dominer les élections dans un quartier aussi houleux que celui qu'il avait choisi?

Ou mieux, qu'on avait choisi pour lui, car je crois bien qu'on le lui imposa. J'entends par là que des amis durent lui suggérer qu'on manquait d'un candidat opportuniste dans ces parages,

où l'opportunisme est loin d'avoir gagné du terrain.

Me Léon Cléry aurait donc fait acte de dévouement plutôt que d'ambition.

Ce dévouement n'a pas été récompensé par le succès.

Mais j'ai à portraiturer et non à disserter.

Me Léon Cléry est présentement un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage, toujours soigneusement rasé, doit à cette imberbité — s'il est permis de créer le mot — un aspect de jeunesse qui persistera encore assez longtemps.

On pourrait même dire un aspect de gaminerie, car il y a de la malice à la Gavroche dans l'expression de ce visage tout en pointes.

Regard pointu, nez pointu, menton pointu. Quelque chose de renardin.

On sent tout d'abord qu'on a affaire à un malin, de l'esprit le plus éveillé et de l'activité la plus alerte.

Les mots du mordant avocat font toujours prime dans la salle des Pas-Perdus. Il en a au moins un par jour, comme Girardin avait une idée.

Ce mot-là le plus souvent fait trou dans quelque peau. Car le causeur ne se pique pas d'indulgence chrétienne pour son prochain. Le trait est acéré. Gare devant!

De même dans ses plaidoyers, Me Cléry est de ceux pour qui tout adversaire est blaguable à merci.

Regardez-le s'avancer, la toque légèrement inclinée sur l'oreille, la serviette sous le bras, les mains dans les poches. Rien de la pose professionnelle, rien de l'empois classique. On dirait un artiste entrant dans son atelier.

Des poignées de main à droite et à gauche, car c'est un des plus populaires parmi les avocats de l'heure présente. Puis il s'installe à son banc, prenant quelques notes *in extremis*, faisant sa petite provision de flèches du Parthe.

Les magistrats, qui sont rarement à pareille fête, considèrent comme un régal d'entendre plaider Me Cléry, virtuose de l'ironie, Paganini de l'allusion piquante.

Sa parole a une facilité de bon aloi. Elle fait, à chaque instant, des trouvailles inattendues, se stimulant elle-même et s'accélérant à mesure qu'elle s'échauffe.

Me Cléry parle parisien. C'est une exception au Palais, où l'éloquence est restée en général provinciale et attardée dans les rhétoriques surannées.

Par instant, sa défense revêt la forme de la causerie presque intime, qui vous prend par le bouton de votre paletot et vous convainc en se jouant, beaucoup mieux qu'on ne le fait en sermonnant.

C'est parfois de la bonne chronique parlée, et s'il prenait à l'orateur la fantaisie de jeter la toque aux orties, il ne manquerait pas de journaux pour se disputer sa collaboration sarcastique.

Jusqu'à ces dernières années, il n'avait guère fait de politique militante.

On le savait républicain, ami de Gambetta. Mais il s'était tenu à l'écart des luttes directes.

Un dilettante de la démocratie, mais non un combattant.

Il se décida tout à coup à entrer en lice. Je viens de dire dans quelles conditions.

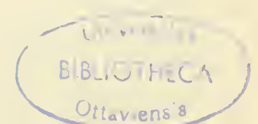
Ce fut, pour ainsi dire, sous le patronage de la mémoire de Gambetta qu'il se présentait pour recevoir sa succession.

S'il avait réussi, cela nous aurait valu certainement à la Chambre quelques séances curieusement émoustillées par des discours d'une note personnelle.

Ayant échoué, il n'était point homme à porter longtemps son propre deuil.

Tout de suite il est revenu avec bonne humeur, non pas à ses chères études, mais à ses luttes du Palais auxquelles il prend un plaisir extrême, étant amoureux de sa profession et l'ayant choisie par vocation véritable.

Au résumé, une individualité vaillante et pittoresque, qui ne s'est pas jouée sur une carte électorale, et qui restait gardée à carreau par un incontestable talent.



PAUL BAUDRY

PAUL BAUDRY

Qui peut pénétrer les secrets de la maladie? Qui peut en connaître les causes mystérieuses?

Il eut entre tous la vie calme, rangée, presque méthodique, le peintre éminent qui nous a été enlevé à l'âge où l'on pouvait encore attendre beaucoup de lui.

Il n'eut même pas ces impatiences fébriles de travail, ces surexcitations passagères suivies d'oisiveté morbide, qui peuvent expliquer une lassitude prématurée.

C'était, à la vérité, un nerveux que Paul Baudry, mais un nerveux froid, suivant sa tâche, allant droit devant lui, sans souci des coteries, à l'abri de tout excès, peu mondain, fuyant l'atmosphère

de café, retiré, renfermé, se conformant enfin au précepte qui recommande de montrer ses œuvres et de cacher sa vie.

Les temps sont durs pour la peinture moderne, et la mort semble prendre un malin plaisir à frapper dans les rangs des écoles les plus diverses. Après Bastien-Lepage, de Neuville ; après de Neuville, Baudry. Trois renoms également retentissants, trois tempéraments absolument dissemblables.

Nous vivons à une époque où il est à la mode d'adopter exclusivement une célébrité au nom de laquelle on se met à décrier ensuite toutes les autres. On prend son littérateur, son musicien ou son peintre favori par la jambe, pour faire le moulinet et taper sur les confrères.

Système absurde ! Intolérance baroque d'un temps qui vante sans cesse son libéralisme ! Est-ce que l'art n'a pas et ne doit pas avoir mille aspects différents ?

Mais non, les admirateurs de Bastien-Lepage, dont j'évoquais le souvenir tout à l'heure, se croyaient obligés de démolir Baudry, comme les admirateurs de Baudry se croyaient obligés de démolir Bastien-Lepage.

En art comme en littérature, on en est à la *Société de dénigrement mutuel.*

Baudry n'avait pas de ces petitesses ; il était au-dessus des jalousies mesquines et savait rendre justice à ceux-là mêmes qui le contestaient avec le plus d'acharnement. Non pas par bienveillance banale. Il y avait au contraire, dans sa nature, une âpreté bourrue qui se tenait toujours sur la défensive. Rien qu'à le voir, on sentait tout de suite qu'on avait affaire à un ombrageux. C'était comme un ensemble sombre. Les cheveux, la moustache, l'œil, tout était noir. Et ce noir se détachant sur la pâleur mate et maladive du teint donnait une impression de mélancolie.

On aurait pu appliquer à Baudry ce que M. Dufaure disait de lui-même :

— Je suis comme la châtaigne. Quand on veut trouver ce qu'il peut y avoir de bon en moi, il faut d'abord se piquer les doigts.

Il ne fallait attribuer cette réserve boutonnée de Baudry, ni à une vanité excessive, ni à une misanthropie préconçue.

Un jour que nous causions, il avouait qu'il avait pour le monde une répulsion invincible.

— Mais, ajoutait-il avec un accent convaincant, ce n'est pas parce que je me méfie des autres, c'est parce que je me méfie de moi-même.

C'était vraiment vrai.

Il se souvenait toujours des terribles luttes qu'il avait eu à soutenir au début de sa carrière, quand, humble fils de sabotier, il devait vivre d'une pension de six cents francs que lui faisait sa ville natale. Et, malgré le succès, malgré la fortune, il était resté comme meurtri de ces premiers chocs. Ce qui explique l'excessive sensibilité d'épiderme qui le faisait se replier au moindre heurt.

N'y avait-il pas aussi dans cette tristesse les prodromes du mal qui devait l'emporter avant l'âge?

Tristesse, d'ailleurs, qui se plaisait au contact de la gaieté de quelques intimes. Ainsi c'était une joie pour Baudry que de voir s'épanouir près de lui le bon gros rire de Jundt, un de ses amis les plus chers. Il se laissait alors franchement réjouir par les charges du peintre alsacien et s'en amusait comme un enfant.

Je parlais tout à l'heure de la fortune de Baudry. Le mot était peut-être exagéré. Riche,

il l'aurait été largement, fastueusement, s'il n'avait fait passer le souci artistique avant le désir des grosses recettes. Ce désintéressement est un des honneurs de sa carrière.

Au moment où le gouvernement lui confia la décoration du foyer de l'Opéra, il était en pleine vogue; les commandes affluaient. On offrait de lui payer à très gros prix tous les portraits qu'il pourrait faire. Il abandonna tout pour donner dix années de sa vie à une tâche matériellement ingrate, mais sur laquelle il comptait pour illustrer son nom.

Profondément sensible à la critique pour lui-même, il savait ménager le blâme pour les autres, tout en restant personnellement fidèle à un idéal très particulier.

Ce fervent adorateur des grands maîtres italiens, ce disciple de la Renaissance française n'était certes pas enclin à admirer les brutalités de l'impressionnisme, les trivialités naturalisantes, mais ce n'était pas un négateur de parti pris. Quand, dans une toile qui par tous les autres côtés l'horripilait, il sentait un vrai tempérament de coloriste, il le proclamait sans exlusivisme.

Je l'entendis prendre ainsi la défense d'un tableau dont la vulgarité était descendue jusqu'à la grossièreté.

— Tant pis pour l'artiste, disait-il, s'il s'abaisse ainsi. Cela ne me regarde pas. J'aime le rayon de soleil, même quand il a passé par le ruisseau boueux.

On sait que Baudry fit énergiquement son devoir pendant la guerre.

Il y avait en lui un cœur de chaud patriote, presque de chauvin.

Le vieux sang plébéien qui courait dans ses veines avait, sous ce rapport, gardé des ardeurs étonnantes. Il était de ceux qui s'enflammaient encore en relisant Béranger.

Il n'était de son temps sous aucun rapport. Je ne l'en blâme certes pas. J'aurais plutôt envie de l'en féliciter.

Ce fut pour lui une grande joie, mais aussi une grande angoisse, lorsqu'il fut question de ressusciter, pour ainsi dire, les peintures de l'Opéra, que le gaz avait détruites.

— Il me semble, disait-il, que je vais revoir une ancienne maîtresse. Comment la retrouverai-je?

Le cri d'admiration qui salua la réapparition de ces panneaux merveilleux avait dû le rassurer. Par malheur, déjà il était touché par le mal et ne pouvait plus être heureux sans amertume.

L'artiste disparaissant quand reparaît l'œuvre ! Le hasard a de ces railleuses antithèses.

Baudry aura du moins eu la consolation de savoir qu'il se survit.

Il se survivra en effet par ces compositions si curieusement étudiées, par dix autres toiles qui ont déjà pris rang et aussi par ces portraits puissants où il faut peut-être chercher son talent dans sa plus originale intensité.

Il aimait surtout à faire des portraits d'homme.

Pour les portraits de femme, il ne se sentait pas assez adulateur.

— C'est pour le pinceau surtout, disait-il, qu'il est difficile de rester poli sans être courtisan.

La France a perdu en Baudry un des derniers représentants de l'art traditionnel.

Le courant emporte la nouvelle école dans une autre direction. C'est peut-être un renouveau fécond, ou, pour employer l'expression à la mode, une évolution nécessaire.

Dans tous les cas, elle ne doit faire ni oublier ni dédaigner les peintres qui, comme le maître trop tôt enlevé, ont gardé le culte du beau rétrospectif.

Le nombre de ces fervents va diminuant tous les jours. L'art se commercialise. Raison de plus pour honorer ceux qui n'ont jamais fait de l'autel un comptoir.

JOSÉPHIN SOULARY

JOSÉPHIN SOULARY

Un de nos vrais poètes.

Que l'Académie ne lui ait pas encore ouvert ses portes, c'est un détail tout à fait accessoire.

En tout cas, sa personnalité est de celles qui comptent, et il n'est que juste de portraiturer une figure d'un accent si personnel.

Joséphin Soulary est né en 1815, ce qui n'a pas empêché un confrère peu renseigné d'écrire :

« M. Soulary est jeune. Il a le temps d'attendre. »

Le confrère ignorait sans doute cette fin d'un ancien couplet :

> A soixante ans, il ne faut pas remettre
> L'instant heureux qui promet un plaisir.

A soixante-dix, encore moins. Et devrait-on faire antichambre, quand on a écrit les admirables sonnets que vous savez... par cœur?

L'aspect du poète est à la fois mélancolique et doux.

Un grand front qu'encadrent des cheveux gris d'une coupe indépendante.

On voit que Soulary appartient à une génération où la consigne, pour les lions de la rime, était de porter longue crinière.

Aucune préoccupation de pose cependant. Simple habitude ici.

Le nez est droit, surmontant une bouche aux lèvres fines.

Le menton, très en relief, accentue, souligne, pour ainsi dire, la physionomie.

L'œil, enfoncé assez profondément sous l'arcade sourcilière, est d'expression rêveuse et semble plus souvent regarder en dedans qu'en dehors. Je l'ai constaté : la dominante de l'ensemble est la mélancolie.

Sensation peut-être accrue par un teint d'une matité un peu jaune.

La tenue générale dit tout de suite la simplicité vraie et la modestie sincère de l'écrivain.

Il a des timidités qui n'ont rien de parisien, ni de boulevardier, celui-là. Dans les tumultes de la grand'ville, il a l'air de se sentir perdu.

L'idée d'être forcé de venir à Paris souvent, s'il était élu académicien, l'avait même longtemps empêché de poser sa candidature.

La parole est douce, pleine de réserve, mais non sans acuité.

Elle ne prodigue pas les traits, mais elle frappe juste.

Quand on a causé une demi-heure avec Soulary, on connaît l'homme. On le sait étranger aux charlatanismes, ennemi des mises en scène, indifférent aux coteries.

A Lyon, qu'il habite, il s'est perché tout là-haut, là-haut sur le coteau, dans un nid d'où il domine les plaines et découvre la chaîne des Alpes.

Vous pensez si, avec ces accoutumances, il est dérouté par le grouillis du carrefour des Écrasés!...

Après avoir fourni une longue carrière dans la bureaucratie, — il était chef de bureau à la préfecture lyonnaise, — Soulary s'est réfugié définitivement dans la contemplation et dans la poésie.

Car il travaille toujours, et peut-être avant peu nous fera-t-il la surprise d'un nouveau recueil — qui est le très souhaité et qui sera le bien reçu.

Voilà un exemple qui prouve combien est absurde et malfaisante la tradition académique.

Il faut que les hommes de talent fassent eux-mêmes valoir leur marchandise et se mettent en avant. Sinon, personne ne songe à eux sur le quai Conti.

On y a l'habitude de voir venir les gens, chapeau bas, humbles, piteux.

Ceux qui restent dans leur coin, fiers et ennemis de ces mendicités, sont sûrs d'être oubliés.

Je ne t'en fais pas mon compliment, ma vieille!

ANDRIEUX

ANDRIEUX

Un nom qu'on a revu, qu'on reverra encore sur l'affiche de l'actualité.

Qui l'aurait cru, après le plongeon qui suivit son départ de la préfecture de police?

Un orateur que les deux extrêmes ont recommencé à applaudir; à qui M. Barodet et M. Freppel ont crié simultanément *bravo!*

Qui s'y serait attendu, alors que, fonctionnaire, il soulevait contre lui les haines de l'intransigeance et les haines du cléricalisme?

Vous rappelez-vous les imprécations qui suivirent l'exécution des décrets? Vous rappelez-vous les sarcasmes enfiellés contre le bourreau à gants gris-perle qui mettait à mal ces pauvres jésuites?

Nous sommes loin de ces furibonderies, si loin que les plus acharnés sacristains se sont mis à encourager de leurs *kiss! kiss!* sympathiques M. Andrieux, le jour où il lui plut de lutter à mains plates contre un ministre républicain.

De même les tons sont bien changés du côté des farouches, quand ils parlent de celui qu'ils anathématisaient jadis.

On a grandement raison de dire que tout arrive en France.

Surtout quand on s'y prend de façon à aider aux revirements.

Pour cela il faut une souplesse exceptionnelle et une valeur qui compte.

M. Andrieux a l'une et l'autre.

Il l'a bien prouvé alors que, plus à l'aise comme assaillant, il a pu donner carrière à une verve satirique qui s'accommode mieux de l'attaque que de la défense.

Dame ! si l'on devait le catégoriser aujourd'hui, on serait peut-être un peu embarrassé.

A quel groupe appartient-il réellement ?

Je crois qu'il est son groupe à lui seul. C'est un moyen d'avoir toute liberté d'action — et de satire.

Le portrait de l'homme a été fait et refait.

Quelques retouches tout au plus sont nécessaires pour le tenir au courant des années.

C'est toujours, d'ailleurs, le même regard qui se voile tantôt de rêverie, tantôt de dédain. Le même regard, incertain au cours ordinaire des choses, allumé soudain par la raillerie ou la colère.

C'est toujours le même visage aux lignes correctes — auquel se serait appliquée la qualification de *joli garçon*, si cette qualification n'était pas trop sérieuse pour un politicien.

Il a neigé un brin sur les cheveux taillés en brosse. La moustache a grisonné aussi.

Mais l'ensemble de la physionomie a gardé sa finesse très personnelle et sa fermeté très virile.

Elle ne ment pas, la physionomie. C'est un tempérament de trempe énergique que celui de M. Andrieux. Énergie doublée de ductilité, quand les circonstances l'exigent.

C'est là précisément la grande originalité du type.

Les métaphoristes ont souvent parlé du roseau peint en fer ou du fer peint en roseau.

M. Andrieux sait être tour à tour fer ou roseau, suivant que la situation le comporte.

Il plie diplomatiquement au besoin. Au besoin, il casse durement.

Tels on se représente, d'après les documents, certains hommes d'État italiens, contemporains de Machiavel. Je ne vais pas jusqu'à dire : disciples.

Comme ces hommes d'État, M. Andrieux passe pour mener de front les choses sérieuses et les choses futiles, les tournois de Parlement et les tournois de galanterie, — tenant à la fois place en vue à la Chambre ou dans un salon.

A coup sûr, celui qui suffit à des tâches aussi multiples et aussi variées n'est pas le premier venu.

Ajoutons que l'orateur a une personnalité bien à lui.

Rien des solennels qui montent à la tribune pour étirer le macaroni du lieu commun.

Quand M. Andrieux demande la parole, on peut être sûr d'avance qu'il a quelque chose à dire.

Sûr aussi qu'il dira ce quelque chose sans banalité, sans phraséologie, avec un accent qui met

le mot en relief, avec un esprit qui sait habiller l'argument de neuf.

Combien sont-ils, dans les deux Chambres, qui justifient un tel éloge?

Peut-être pas deux douzaines sur huit cent cinquante.

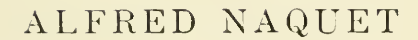
Ce chiffre est assez éloquent pour me dispenser de commentaires plus longs.

Que si maintenant vous me demandiez ce que l'avenir réserve à M. Andrieux, vous m'embarrasseriez fort.

Je ne serais pas plus surpris de le voir ressauter d'un bond jusqu'au Capitole que de le voir, d'un autre bond, tomber du haut de la Roche Tarpéienne.

Je crois que son scepticisme n'ambitionne pas plus l'un qu'il n'a peur de l'autre.

Donc... pile ou face!



ALFRED NAQUET

ALFRED NAQUET

Deux hommes auront traversé ce siècle en montrant à l'humanité ce que peut une volonté qui s'acharne à la poursuite d'un but unique.

Ces deux hommes sont : Ferdinand de Lesseps et Alfred Naquet.

Ferdinand de Lesseps a revu et corrigé la nature.

Alfred Naquet, tâche non moins difficile peut-être en présence des mauvais vouloirs qui lui barraient la route, a revu et corrigé le Code.

Tous les deux ont fini par triompher de l'impérieux *On ne passe pas* qui dressait devant eux son veto outrecuidant.

Vous connaissez l'histoire du personnage fa-

meux à qui on demandait comment il avait pu mener à si bonne fin une besogne gigantesque, et qui répondait simplement par ce mot si vrai :

— En y pensant toujours.

Telle dut être la devise d'Alfred Naquet et de Lesseps. Et pour que bonne justice soit faite, il faut maintenant que la postérité les récompense en pensant toujours à eux.

Mais je suis ici pour enlever une esquisse et non pour commenter.

Je n'ai pas à vous apprendre que Naquet est marqué à cette lettre B qui, dit-on, est l'estampille des hommes d'esprit.

Il a prouvé qu'on peut ajouter : Et des hommes de cœur.

Age : cinquante et quelques années. Taille naturellement au-dessous de la moyenne. Mais c'est sur la tête que se rencontre tout l'intérêt ; ne nous occupons que de la tête.

Elle a quelque chose de romantique et aurait fort convenablement figuré aux premiers rangs dans les parterres tumultueux qui s'agitaient en l'honneur d'*Hernani* et de *Ruy Blas*.

Il y a du Buridan dans cette physionomie. Les cheveux sont longs et broussailleux.

Si je connaissais le fabricant de peignes qui fournit M. Naquet, je lui ferais mon compliment, car ses démêloirs ont affaire à forte partie.

La barbe n'est pas moins touffue, n'est pas moins indisciplinée. Elle ne doit pas opposer moins de résistance.

Le nez a la courbure israélite, — marque de race.

Le front se développe avec ampleur. Il y a de quoi loger largement la pensée sous ce crâne. L'œil est d'expression mélancolique surtout. L'investigation s'y traduit aussi dès que M. Naquet se trouve en présence d'un inconnu.

On sent qu'il aime à déchiffrer un homme avant d'entrer en relations avec lui.

Bonne précaution, du reste.

Ce qui donne à l'ensemble du visage un aspect d'une singularité spéciale, c'est la matité du teint.

Cette pâleur va d'accord avec la mélancolie dont je parlais.

Mais n'allez pas croire pour cela à ce que la mode appelait, il y a vingt ans, de la morbidesse.

M. Alfred Naquet est un vivace, au contraire.

Son tempérament le porterait peut-être à la rêveuse méditation. Il se contraint à l'action perpétuelle.

Après s'être lancé dans l'étude des sciences, il s'est voué à l'étude de la politique. Autre genre de décompositions.

Il débuta comme tant d'autres par l'exubérance des opinions, pour s'adoucir comme tant d'autres.

C'est par cent degrés qu'on commence,
C'est par *tempéré* qu'on finit.

Mais sa transformation ne saurait laisser prise à la calomnie.

C'est absolument un désintéressé et un sincère.

Il croit ce qu'il dit; il dit ce qu'il croit.

Il le dit avec une fougue qui persuade. C'est un véhément et c'est aussi un onctueux.

De la crème de picrate.

Avec cela une courtoisie irréprochable et bien dans le sang.

Incapable de polémiques malséantes, de moyens équivoques, d'insinuations perfides.

Un galant homme tout à fait.

Aussi a-t-il su se concilier l'estime de tous. Ses adversaires sont peut-être les plus empressés à lui rendre justice.

Vous l'avez pu voir, au Sénat, dans la discussion sur le divorce où, par son entêtement fécond, il a assumé toute la responsabilité de la lutte.

Personne n'a osé l'attaquer violemment. Il n'y avait pas de prise.

Quand il parle, M. Alfred Naquet n'a qu'un but : convaincre.

Il ne se soucie pas des effets de creuse rhétorique. Il voit toujours le résultat.

Pour ce, il accumule les arguments décisifs.

Il excelle surtout à coordonner les idées, à méthodiser les déductions.

Il éclaire un débat sans jamais l'irriter.

Il était bien celui qu'il fallait pour mener à bonne fin l'émancipation des forçats du mariage.

Naquet de Paule !

Je n'en vois pas beaucoup qui puissent se vanter d'avoir laissé après eux une œuvre durable parmi les hâbleurs de nos Parlements bavards.

Qui ?

M. Camille Sée, à qui l'on doit l'affranchissement de l'instruction féminine.

Puis M. Alfred Naquet, apôtre du divorce.

Ce sont des conquêtes sérieuses.

Aussi, en ce temps de blague universelle, de scepticisme général, les blagueurs et les sceptiques se sont vite arrêtés, désarmés, devant cette belle conviction.

Il n'y a que les dévots qui aient cherché à l'éclabousser de leur fiel trop connu.

Hommage rendu au vainqueur que l'insulte du vaincu.

MEISSONIER

MEISSONIER

Un beau portrait pour un sculpteur. Surtout à condition de ne le faire qu'en buste.

Car, sans être femme, Meissonier a droit au *formosus superne* sans avoir droit, — il n'y a pas besoin de le dire, — au *desinit in piscem.*

Mais la terminaison par en bas ne laisserait pas que d'embarrasser celui qui le voudrait hisser sur un piédestal.

Si le peintre est grand par le talent, il est minuscule de taille.

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre cette banalité ; mais, si j'en parle, c'est pour révoquer en doute les angoisses que cette exiguïté lui aurait causées pendant tout le cours de son existence.

On a fait courir, à ce sujet, des légendes d'atelier.

Quelques-unes fort drôles.

Exemple : l'anecdote attribuant à Meissonier un air de fierté joyeuse en contant à un ami :

— Mon cher, je viens de chez le pédicure. Il m'a dit que j'avais les cors d'un homme de six pieds!

J'admets le bien trouvé de l'historiette ; quant à sa vérité, je me permets de rester dans le doute.

Les symptômes appréciables ne montrent pas M. Meissonier fuyant ce qui peut rappeler sa brièveté.

N'a-t-il pas cultivé exclusivement les tableaux de dimensions lilliputiennes ?

Et la galerie qu'il a choisie un jour pour y exposer son œuvre n'est-elle pas celle de M. Georges... Petit ?

C'est, du reste, un point d'histoire d'un médiocre intérêt.

Passons au détail, et regardons bien notre modèle. Il vaut la peine qu'on l'étudie.

Les rapins ont surnommé M. Meissonier le *Fleuve*, en réminiscence des allégories ample-

ment velues qui personnifient un peu partout les cours d'eau.

De fait, il fait penser à Boileau décrivant le Rhin et aux statues des Tuileries.

Longue barbe qui n'est pas limoneuse, à la vérité, mais qui tombe en large nappe sur sa large poitrine.

Cette barbe tient si vaste place qu'elle cache la moitié du visage et la moitié de l'homme d'un même coup.

Heureusement, ce qui reste est la dominante d'une figure.

D'abord un front très développé qu'encadre une chevelure drue, grise et taillée en brosse.

Puis deux yeux d'une expression très spéciale.

Cette spécialité consiste surtout à n'avoir pas d'accent dominant. Leur langage varie à chaque regard, pour ainsi dire.

Ils sont bienveillants un moment; ils durcissent tout à coup.

Ils riaient à l'instant; ils deviennent tristes.

Ils sont tour à tour préoccupés et indifférents, méfiants et insouciants, chauds et froids.

Est-ce que je sais?

Cette mobilité surprend beaucoup un observa-

8.

teur. Faut-il y voir le reflet d'un caractère aussi complexe que mobile ?

Peut-être.

M. Meissonier paraît être plein de contrastes.

La mâchoire solide, le nez qui s'arque très résolument, disent volonté. Et, en effet, il poursuit un but avec opiniâtreté. Il a une confiance en lui que d'aucuns ont taxée d'orgueil, mais parfois il se démontera d'un rien.

Il aime l'argent et il le jettera ensuite par la croisée.

Ainsi du reste.

L'artiste a gagné des millions : en est-il plus riche ? Si demain on exigeait une liquidation instantanée, l'actif ne dépasserait probablement pas le passif.

Qui sait si ce ne serait pas le contraire ?

Mais, en prenant le temps de vendre toutes les merveilles que recèlent ses cartons, il aurait de quoi se refaire une véritable richesse.

Dernière opposition : Meissonier est à la fois homme d'intérieur et homme d'apparat. Il aime le galon. Il a cavalcadé en uniforme.

On l'a même vu dans les couloirs d'un théâtre, chaussé de bottes à l'écuyère, dont l'explication

ne vient pas à l'esprit, même après une recherche patiente.

Mais, d'autre part, il se plaît dans le silence de l'atelier ou dans la solitude de la campagne.

Avais-je tort de dire : tempérament complexe ?

Pour ce qui est de la valeur artistique, je me récuse.

Il faudrait un critique pour juger l'œuvre.

Je ne suis, moi, qu'un chercheur de ressemblances.

ÉDOUARD DENTU

ÉDOUARD DENTU

La mort, infatigable, frappe avec des caprices déroutants, où elle semble mettre comme une coquetterie de cruauté.

Qui, par exemple, aurait pu supposer qu'elle s'attaquerait si brutalement à ce bien vivant dont tout l'aspect respirait la sérénité heureuse et le plaisir de vivre?

Paris entier connaissait cette large figure, au bon sourire, bien épanoui, au-dessus d'un double menton et au-dessous d'une noire moustache.

Dans ce visage bien plein, une paire d'yeux d'un vif éclat.

Un front intelligent. Une chevelure portée longue, à la mode d'autrefois.

Comme signe particulier, Dentu avait son obésité légendaire.

Fut-elle un effet, fut-elle une cause ?

On pourrait, avec quelque vérité, soutenir ces deux thèses.

C'est parce que Dentu ne marchait jamais qu'il engraissait toujours. C'est parce qu'il engraissait toujours qu'il ne marchait jamais.

Comment sortir de ce cercle fatal ?

D'ailleurs l'amour du travail et la paresse collaboraient à sa séquestration volontaire.

La paresse physique, qui lui rendait l'exercice pénible ; l'amour du travail, qui lui faisait aimer sa tâche quotidienne, son bout de table dans le petit bureau de la galerie d'Orléans, sa chaise où il demeurait assis durant de longues heures, tantôt causant avec les auteurs, tantôt conférant avec leurs œuvres.

L'existence qu'il menait était funeste. Un moins robuste y aurait succombé à bref délai.

Ses amis avaient beau lui conseiller de se donner un repos nécessaire, de prendre sa part du droit à l'air, qui est le premier des droits de l'homme, il résistait, cloué là-bas par la force de l'habitude.

C'est qu'il avait, dans ce modeste recoin, de si cordiales relations! C'est que de si sincères amitiés y venaient à lui! C'est qu'il y défilait de si attrayantes causeries!

Et puis il adorait son métier. Ce qui explique pourquoi il y réussit brillamment, conquérant à la peine une belle et méritée fortune.

Cette fortune l'avait laissé simple et ennemi du faste. Pas de poudre aux yeux! Il serait tombé plutôt dans l'extrême contraire.

Il s'en venait de Passy, comme un employé à trois mille francs, dans l'omnibus quotidien. Il s'en retournait de même.

L'été, un peu de villégiature — mais de villégiature inquiète: car le souci des affaires montait en wagon avec lui et le suivait sous les ombrages de son parc.

Ainsi ce qui nous fait vivre nous fait aussi mourir presque tous!

Dentu, du moins, n'est pas mort tout entier. Il a laissé son nom sur des milliers d'œuvres, semées aux quatre coins du monde, et sa mémoire très profondément gravée au cœur de ses amis.

DENNERY

DENNERY

Ceux qui fréquentent les théâtres ont rencontré aux premières un vieillard frais et alerte, dont le teint coloré fait un curieux contraste avec la blanche chevelure et la non moins blanche moustache.

Des roses sous la neige.

Cet habitué des soirées à sensation s'avance d'une démarche un peu indécise, en clignant de l'œil comme un myope qui a peine à y voir.

Mais s'il ne reconnaît pas tout le monde, tout le monde le reconnaît.

Et les coudes se poussent, tandis que les voix chuchotent :

— Vous savez, c'est Dennery.

Dennery ! Un nom presque antédiluvien pour les générations nouvelles.

Dennery ! L'homme de la *Grâce de Dieu !*

Celui qui a usé des centaines de *Croix de ma mère* et des milliers de *Merci, mon Dieu !*

C'est lui-même, lui qui ne s'est pas laissé submerger par cinquante ans de larmes.

Il est vrai qu'il ne les a jamais versées pour son compte, qu'il s'est contenté de les faire verser aux autres, — ce qui gâte beaucoup moins le teint.

Ce teint, je vous l'ai dit, est fleuri comme celui d'un homme de vingt ans.

Peu de rides.

Plutôt de l'ennui dans la physionomie que de la lassitude.

Mais surtout une expression de malicieuse habileté — qui ne trompe pas, d'ailleurs. Je vous donne Dennery pour un finaud, et aussi pour un homme infiniment spirituel.

Vous entendez bien. Je dis : spirituel.

A quoi vous me répondrez sans doute qu'il peut avoir d'autant plus d'esprit qu'il en a moins dépensé dans ses drames.

Ceci, chez lui, est systématique.

Scribe ne croyait qu'aux mots qui avaient été essayés vingt fois par d'autres. Dennery ne croit même pas à ceux-là. La situation, rien que la situation. Vive le paquet de ficelles trempé dans les pleurs!

Mais ces ficelles-là, comme il les entre-croise bien, pour en faire le filet dans lequel il prend son public!

En revanche, il se rattrape, dans la conversation, des privations qu'il s'est imposées dans ses œuvres.

Demandez plutôt à tous ceux qui fréquentent l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Ils vous diront à l'unanimité quel causeur à la Ruggieri il est.

A l'appui, ils vous citeront dix, vingt, trente de ses boutades, qui partent comme des fusées quand, le soir, dans le grand hall, on babille entre deux bouffées de cigare.

Ce grand hall est une annexe qu'on a ajoutée après coup. Une vaste cheminée y flamboie. Sur la cheminée, un buste de Molière.

C'est en le montrant que Dennery disait un jour :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fourré là

l'image de celui qui, par comparaison, fait trouver toutes nos pièces mauvaises.

Puis, après une pause perfide :

— J'aurais plutôt dû, ajouta-t-il doucement, y mettre Trois-Étoiles.

Et il nomma un dramaturge de ses confrères, connu par ses fours monumentaux.

A chaque instant, il a de ces trouvailles railleuses.

Dame ! ce n'est pas un indulgent. Mais on l'a tant blagué, lui, il a si bien supporté tous les chocs, qu'on ne saurait lui dénier ce droit de représailles, dont il use largement d'ailleurs.

D'ordinaire, quand vient novembre, Dennery, qui est un frileux et un épris de soleil, file à toute vitesse du côté de la Méditerranée.

Mais voici plusieurs hivers de suite qu'il est retenu par le travail et par le succès.

Je ne dis pas cela pour le *Mari d'un jour*, plus que vengé du reste par *Martyre*.

C'est une figure dont le souvenir restera, parce qu'il aura peut-être été le dernier des Abencérages. J'entends le dernier qui aura cru et fait croire au drame confectionné selon les formules anciennes.

Il jouit de leur reste. Il en tire le dernier marc.

Demain, bien évidemment, on passera à autre chose et Dennery n'aura pas de remplaçant. Toute une poétique disparaîtra avec lui.

S'il était plus jeune de dix ans seulement, il serait homme à s'accommoder aux nouvelles modes et à chercher dans les nouvelles voies.

Mais à quoi bon, puisque, déjà célèbre et déjà millionnaire, il trouve le moyen de tirer encore des antiques rengaines honneur et argent ?

Son grand secret, c'est de savoir descendre au niveau de la masse, en faisant bon marché de toute prétention littéraire.

Il s'est borné toute sa vie au moins, quand il aurait été capable d'oser le plus.

Cela vaut mieux que de prétendre, comme tant d'autres, faire le plus quand on n'est capable que du moins.

Plus tard, la postérité étudiera avec une curiosité profonde le mécanisme de ses mélodrames, comme on étudie au musée de Cluny les rouages d'une horloge rouillée.

9.

A Cluny, on se dit, en hochant la tête :

— Celui qui a fait cela était un malin tout de même.

On en dira autant de Dennery, et ce sera son juste panégyrique.



RAYMOND DESLANDES

RAYMOND DESLANDES

Un écrivain que vous connaîtriez de nom n'eût-il à son actif que le succès de bon aloi remporté par *Antoinette Rigaud*.

Reste à vous apprendre maintenant ce qu'est l'auteur fêté de cette pièce à la fois saine et attachante.

Le voici qui s'avance sur le boulevard. Car c'est un boulevardier, un boulevardier endurci. Inutile de regarder. Je gage, sans avoir vu, qu'il a à la bouche un énorme cigare.

Raymond Deslandes, en effet, fume tout le jour, excepté à l'heure des répétitions. Encore s'absente-t-il pour « en griller une » entre chaque acte. Et la nuit, je parierais bien qu'il se re-

lève pour dire deux mots à sa boîte de purs havanes.

Je vous le dénonce, messieurs de la Société contre l'abus du tabac. Mais c'est un sujet dont vous aurez du mal à tirer parti pour les nécessités de votre cause. Ce n'est pas le cas d'essayer de prouver que le tabac abêtit.

Les bravos du public couvriraient votre démonstration malencontreuse.

Voilà donc notre modèle qui chemine. .

Attention !

L'aspect général a quelque chose de militaire.

La moustache à l'ordonnance, la tenue, la décoration... On dirait un colonel du Gymnase.

C'est le général du Vaudeville.

Figure ovale, comme disaient les passeports. L'œil gai et bon enfant, malgré des sourcils noirs qui auraient le droit de le durcir.

Calvitie selon la formule ordinaire. Ce qui reste de cheveux, coupé court.

J'allais oublier un signe particulier : le teint bistré, qui permettrait presque à Raymond Deslandes de se faire passer pour un Andalous ou

pour un Tunisien, s'il ne tenait par-dessus tout à être un Parisien parisiennant.

Comme passé, des années de littérature militante. A signé de très jolies pièces, *Antoinette Rigaud* à part.

Doit diriger le Vaudeville depuis dix ans environ, Je n'ai pas le temps de vérifier les dates.

A gardé dans ses fonctions une bienveillance confraternelle. A su aussi n'y jamais compromettre sa dignité d'homme de lettres.

Rien du barnum. Rien absolument.

Ce n'est pas lui que vous verrez harceler les journaux de petits papiers asticotants, exécuter sur la guitare de la réclame des variations de chaque jour, prendre prétexte du plus léger incident pour rappeler que la maison est au coin de la chaussée d'Antin, que la prodigieuse comédie de l'immortel Trois-Étoiles se joue au fameux théâtre qu'il dirige, lui Deslandes, incomparable impresario.

Sa devise est : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Il a l'horreur du boniment.

Peut-être même pousse-t-il cette horreur à l'excès, étant donné le temps où nous vivons.

Faut de la simplicité, pas trop n'en faut.

Avec Raymond Deslandes, cela va parfois jusqu'à l'abus. Il lui est arrivé de laisser un succès tourner court chez lui, faute d'avoir donné par la publicité le coup de fouet nécessaire.

Mais ne vaut-il pas mieux pécher par ce trōp peu que par le trop, comme le font certains lasseurs de public ?

D'ailleurs, on ne se refait pas.

Ne lui demandez jamais d'être un Gaudissart dramatique.

Son tempérament s'y oppose.

Un écrivain qui s'établit directeur, c'est toujours une délicate épreuve. Comment se posera-t-il avec les confrères de la veille, devenus les justiciables du lendemain ?

Raymond Deslandes a subi cette épreuve à souhait.

La droiture, allez, est encore la plus habile des habiletés !

Avec lui, pas de chausses-trappes à redouter. Pas de coups de Jarnac à prévoir.

Ce qu'il dit est dit.

Il sait avoir la netteté des refus, sans se départir de la courtoisie.

Un écouteur très consciencieux.

Ce n'est pas lui qui, à l'instar de certains sociétaires de cette Comédie-Française où il a triomphé, s'endormirait pendant une lecture, sous prétexte que le sommeil est une opinion littéraire.

Lorsqu'il doit subir un manuscrit, il s'installe dans son fauteuil, qui n'a de la majesté directoriale que juste l'indispensable.

Il allume — cela va sans dire — le cigare inamovible... et il se cantonne dans l'impassibilité.

De temps à autre seulement, un petit *hum! hum!*

Si les *hum! hum!* — oh ! rien en apparence, un tic du gosier — si les *hum! hum!* se multiplient, mauvais augure.

Ce sont les arêtes qui ne passent pas. Je veux dire : les défauts de la pièce, qui l'agacent en dedans.

Si les *hum! hum*! se raréfient, bon augure !

Lorsqu'un acte est achevé, la débacle des objections commence.

— Mon cher... *ou* mes enfants... *ou* monsieur (selon le degré de familiarité), c'est très bien...

Toujours cet exorde.

Puis :

— Seulement...

Et la débâcle des objections.

Mais si amicalement présentées, qu'il est impossible de se gendarmer.

C'est là, croyons-nous, de la sage et efficace autorité. Les despotes, au théâtre, règnent, mais gouvernent moins que les autres.

Raymond Deslandes a trouvé moyen d'être gouvernemental en restant affectueux.

Sapristi ! un secret qu'il devrait bien repasser à nos politiciens.

RÉGNIER

REGNIER

C'était au bois de Boulogne.

Je suivais une des allées ignorées de la foule. Une voiture, qui comme moi sans doute cherchait la solitude, s'avançait au pas.

Machinalement, mon regard scruta l'intérieur de la voiture.

Un vieillard y était assis, presque étendu, tant sa pose semblait affaissée. Une dame l'accompagnait, veillant sur lui avec une tendre sollicitude.

Ce vieillard, au teint pâli, aux traits grimés par la souffrance, croisa ses yeux avec les miens. Nous fîmes tous deux ce mouvement qui voulait dire :

— Mais je connais...

La voiture était passée déjà, quand mon souvenir, se précisant, s'écria :

— C'est Régnier !

C'était lui, en effet.

Ne le sachant pas malade, j'avais été surpris d'abord par cette apparition qui soudain me montrait un valétudinaire au lieu du septuagénaire robuste et alerte à qui j'avais, peu de temps auparavant, serré la main.

Je ne sais si vous l'avez observé, mais l'approche de la fin met sur un visage une empreinte à laquelle on ne se trompe pas. C'est comme le *bon à mourir*.

Cette empreinte m'était apparue sur les traits de Régnier. Évidemment il courait à un dénouement fatal. Pourtant je ne l'aurais pas cru si prochain. Je n'aurais pas cru que le lendemain même le mélancolique promeneur du Bois s'éteindrait dans un spasme suprême.

Hélas ! il était déjà depuis longtemps perdu pour l'art. Quoique sollicité de toute part, il avait résisté à toutes les instances, ayant la noble coquetterie de rester sur ses victoires.

Cependant il n'avait pu se détacher tout en-

tier de ce théâtre qu'il avait tant aimé et où on l'avait tant aimé. Il était entré à l'Opéra comme directeur des études. Il exerçait là une sorte de royauté *in partibus*, de suprématie honoraire, qui lui permettait de se croire encore mêlé au grand mouvement artistique du siècle, sur lequel son talent avait jeté un si vif éclat.

Ce talent, je ne l'ai pas vu dans sa pleine expansion, dans sa capiteuse verdeur. Je n'en ai connu que la maturité déjà un peu déclinante. Mais c'était assez pour qu'on devinât le reste.

Il y avait en Régnier un incomparable tempérament, une verve vibrante qui remuait profondément le parterre. Cette fougue était tempérée par une science de composition profonde, toujours maîtresse d'elle-même.

Et quelle voix puissante, de cette sonorité spéciale qui troue une salle ! Avec quelle âpreté elle lançait le sarcasme, comme un arc bien tendu lance la flèche !

Le masque était aussi très particulier d'accent. La physionomie s'effilait avec des finesses de renard. L'œil, que j'avais retrouvé atone et comme dépoli, avait, au bon temps, un flamboiement

étrange ; il rayonnait d'intelligence malicieuse ; il pétillait d'ironie.

Celui-là avait été vraiment créé pour jouer les satiriques.

Jusqu'à sa façon de serrer par moment les dents, qui donnait à sa diction quelque chose de sifflant et de personnel. Comme le cinglement d'un coup de cravache.

Parfois il nasillait, mais c'était encore une manière de pimenter la tirade.

Il était sous ce rapport, à la scène, ce que le père Dufaure était à la tribune.

Je ne redirai pas les étapes de cette vie si bien employée, toutes les créations de cette carrière si digne et si pleine. Ce serait faire injure à notre temps, qui en a gardé la mémoire avec une affectueuse reconnaissance.

Mais ce qu'on ne saurait trop célébrer, c'est la générosité de ce caractère, c'est l'irréprochable tenue de cette existence donnée tout entière au public.

Quand on pense qu'il y a des comédiens comme Régnier, et qu'on a hésité longtemps avant de savoir si l'on pouvait décorer un comédien !

Encore n'obtint-il la croix que le jour où il prit sa retraite, alors qu'on enrubanne sans broncher un tas de médiocrités politiques, d'intrigants en tous genres.

Quelle singulière justice distributive que la nôtre !

Régnier n'avait pas été seulement artiste hors ligne. Il fut aussi un professeur de haut conseil, dont l'enseignement nous a valu plus d'un élève devenu maître à son tour.

Il y avait, de plus, en lui un lettré délicat.

Avec notre ami Louis Leroy, il donna au Gymnase une comédie de première valeur, *le Chemin retrouvé*, qu'on fera bien de reprendre un jour, ne fût-ce que pour rendre hommage à celui qui n'est plus. Il fit jouer, aux Français, une *Joconde* avec Paul Foucher.

Enfin on ne doit pas oublier que c'est à l'active ténacité de Régnier, membre influent de l'Association des artistes, qu'est due l'érection du monument de Molière.

La gloire du comédien est une des plus fugitives qu'il y ait en ce monde. Mais cette gloire devient durable quand, comme pour Régnier, elle se survit et par toute une génération d'ar-

tistes, et par des œuvres qui ne sont pas oubliées.

Un dernier trait. On doit d'autant moins l'omettre que, dans le monde du théâtre, c'est une vertu exceptionnelle. Régnier fut un modeste.

Non pas un modeste hypocrite comme il y en a tant. Il avait conscience de sa valeur, mais en même temps il avait toujours cette honorable inquiétude de l'artiste en éveil qui ne veut pas décroître.

Pour tout dire d'un mot : une vie modèle.

On demande des imitateurs.

RENAN

RENAN

Qui se serait attendu à ce que la rampe vînt éclairer cette figure qui n'avait jusqu'alors paru qu'aux reflets de la lampe?

On se le représentait volontiers comme un bénédictin défroqué.

Et, de fait, la figure prêtait à l'illusion — ou à l'allusion, comme vous voudrez.

Soudain, le voilà qui s'est improvisé auteur dramatique. Que dis-je? Presque faiseur de revues.

S'il y avait eu un rondeau et des couplets de la fin, son petit morceau, donné à la Comédie-Française, aurait fait penser aux frères Cogniard.

1802 et 1886 fournissant un pendant à *1841 et*

1941, une des élucubrations les plus célèbres de ces deux Siamois de l'actualité fantaisiste.

Ce n'est pas le premier signe de vaudevillisme émané de la maturité — je pourrais dire : de la vieillesse de M. Renan.

Avant de nous montrer M[lle] Reichemberg en commère, enjolivée du sobriquet de *Génie* ou de *Muse*, — je ne sais plus trop, — M. Renan nous avait gratifiés d'une pochade à deux personnages qui m'avait fait songer à *Gare l'eau!* du Bobino défunt.

Le Père Éternel y potinait avec l'ange Gabriel, absolument comme cancanaient M. le Soleil et M[me] la Pluie dans le dialogue de Saint-Agnan Choler.

Seulement Choler était, sans conteste, plus amusant.

Que signifie cette singulière tendance d'un écrivain classé parmi les austères ?

Pourquoi cette aspiration à descendre ?

On a dit bien souvent que le diable, en vieillissant, se faisait ermite.

Or, l'*Univers* a souvent qualifié M. Renan de diable.

L'auteur de la *Vie de Jésus* devrait donc, con-

formément à cette logique traditionnelle, incliner aujourd'hui vers les recueillements.

Et cela paraît être tout le contraire. Il semble que le monde du fard hante son imagination surexcitée.

Bien des gens n'en reviennent pas. Je ne suis pas aussi étonné que beaucoup d'autres.

Pour moi, en effet, M. Renan a toujours été un romanesque.

Relire, pour s'en convaincre, cette *Vie de Jésus*, où l'Homme-Dieu des dévots était troubadourisé si singulièrement.

On n'a pas assez pris garde à ces vols de papillons qui ont toujours donné de l'aile dans les œuvres de M. Renan.

Peut-être parce que sa personne préparait si peu à l'idée de roman que...

La nature ne le gâta pas, au point de vue plastique.

Bizarre physionomie !

Le nez proémine en rond d'une façon tuberculeuse.

Le teint se colore comme un teint de franc buveur. Et nul n'est plus idéalement sobre.

Le dos fait l'arc. Le cou s'enfonce dans les

épaules. Les cheveux, raides et gris, flottent au hasard.

Non, certes, on ne devinerait jamais sous cette enveloppe un des esprits les plus affinés de ce temps.

Car M. Renan est cela.

Abstraction faite de ses fantaisies excursionnistes d'aujourd'hui, personne n'a remué les idées d'une plume plus curieuse et plus délicatement taillée.

Un maître du bien dire.

Je voudrais pouvoir ajouter : un maître du bien penser.

Mais je ne serais pas sincère si je renforçais de ce second éloge mon premier compliment.

L'investigation de M. Renan m'a toujours fait l'effet d'une investigation toute en superficie.

Il effleure légèrement, spirituellement, finement.

Il ne saurait creuser.

A telles enseignes que je ne suis pas bien sûr qu'il ne se soit pas trompé de chemin, en ne se vouant pas tout à fait aux œuvres d'imagination.

Il en avait probablement le sentiment intime,

lorsqu'il parlait du Christ comme d'un héros de feuilleton.

Il l'a peut-être encore, maintenant qu'il rôde autour des planches.

Mais il est trop tard.

En toute hâte, il fera sagement de revenir à ses chères études, — qui nous sont chères aussi, quand elles nous valent quelqu'une de ces pages savoureuses qu'il écrit d'un jet, ou quelqu'une de ces hypothèses philosophiques qu'il échafaude avec tant d'adresse.

A coup sûr, le nom de M. Ernest Renan survivra.

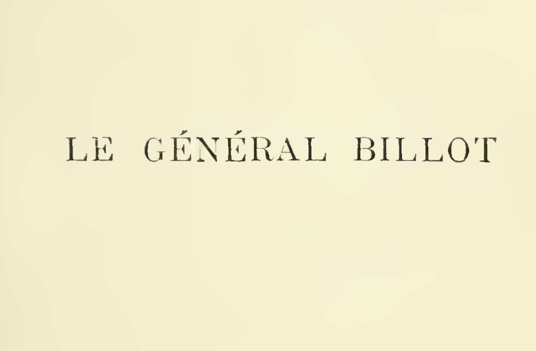
Ce qu'il a signé de ce nom survivra-t-il?

Je ne garantirais rien sur ce point.

On se souviendra qu'il y eut un galant homme ainsi appelé, qui fut un charmant styliste.

Mais j'appréhende que le style ne soit de ceux qui se démodent.

Et finalement que si quelqu'un, dans cinquante ans, vante les écrits dont nous avons été épris si fort, on n'aime mieux le croire que d'y aller voir.



LE GÉNÉRAL BILLOT

LE GENERAL BILLOT

La Russie a failli voir un général ambassadeur succéder à un ambassadeur général.

M. Billot a dû remplacer M. Appert.

C'est pour se conformer au vœu personnel de l'empereur, que la France a presque toujours à Saint-Pétersbourg un représentant militaire.

Ce représentant — c'est là l'exceptionnel — serait arrivé, cette fois, précédé d'une réputation de républicanisme beaucoup plus accentuée que ses devanciers.

On sait, en effet, quel rôle politique fort actif joua le général Billot à l'Assemblée de Versailles.

Le gouvernement de la Défense nationale

l'avait fait général de brigade d'abord, puis général de division.

La gauche le choisit comme président de groupe.

Il a dû, par conséquent, son double avancement à la République, dont d'ailleurs il défendit la cause avec une très reconnaissante ardeur, quand en 1873 il fut question de nous ramener le patient Henri V.

Plus tard, le général Billot passa au Sénat.

Plus tard encore, comme chef de corps d'armée, il dut procéder à l'expulsion de certains moines récalcitrants, qui avaient voulu changer leur abbaye en forteresse.

Tout le monde se rappelle les plaisanteries débitées alors sur le *duc de Frigolet.*

Le général fut le premier à en rire, ayant conscience d'avoir rempli son devoir, sans faiblesse comme sans brutalité.

Pour compléter ce petit précis historique, il ne reste qu'à rappeler son court passage au ministère de la guerre, et sa participation à toutes les discussions militaires de quelque importance dans la Chambre haute.

Présentement, le général Billot avoisine la

soixantaine. Ce qui ne l'a point empêché, il n'y a pas longtemps, d'épouser une très jeune et très charmante femme.

C'est un vaillant et un remuant. C'est aussi un résolu. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer un instant ce type curieusement accentué.

La tête paraît petite pour le corps. Cela tient-il à ce qu'elle est plus en boule qu'en ovale? Cela tient-il à ce qu'elle se trouve placée sur un cou d'une longueur au-dessus de la moyenne?

Je vous laisse le choix.

Cette tête est d'une mobilité incessante. Quand on croit qu'elle regarde à droite, crac! elle se met à regarder à gauche. Quand on croit qu'elle regarde à gauche, crac! elle se met à regarder à droite.

Comme type, quelque chose de légèrement Kalmouk. Était-ce une prédestination à l'ambassade russe d'aujourd'hui?

L'œil, rond et enfoncé, est tant soit peu bismarckien.

Comme parole, — car le général parle, — sa précision sait dire ce qu'il veut sans fioritures. Ce n'est pas un éloquent; mais, quand il traite un sujet qu'il connaît bien, ce peut être un persuasif.

Et il connaît bien les questions militaires.

Il les juge plutôt avec des tendances rétrospectives. Je ne dis pas : rétrogrades. Je crois bien que si on le pressait ou que l'on pût scruter ses pensées de derrière la tête, ce n'est pas un enthousiaste du *tout le monde soldat* et du service de trois ans.

Il a passé par l'Afrique, et là on lui a conté ce qu'étaient ces armées faites avec le régime de la conscription et la loi de 1832.

Il se souvient de cela et ne saurait avoir une admiration bien grande pour les armées-troupeaux.

Mais je n'ai pas à sonder la conscience du général Billot. Complétons plutôt le portrait.

Je n'ai rien dit encore de l'homme mondain, — car il y a aussi un homme mondain en lui.

Très amateur de plaisir, enclin à la gaieté. Je ne suis pas bien sûr qu'il ne cultive pas en tapinois le calembour. Ce n'était pas un vice rédhibitoire pour sa situation d'ambassadeur. On adore le calembour en Russie.

Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'on pouvait être rassuré de toutes les façons sur le succès de la mission confiée au général.

Il a de la diplomatie. De la diplomatie instinctive, bien préférable à celle qu'on apprend dans la carrière.

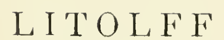
Il aurait su se faire bien venir.

Ce poste de Pétersbourg est d'une importance qui peut, à un moment donné, devenir décisive pour les destinées de la France.

C'est là-bas, et l'on n'y prend pas assez garde, qu'est la clé de toutes les complications internationales, présentes ou futures.

C'est là-bas que notre ambassadeur joue à distance une partie d'échecs avec M. de Bismarck.

Le général Billot n'eût pas compromis cette partie-là.



LITOLFF

LITOLFF

Rome n'est plus dans Rome et bientôt, si cela continue, on dira en matière de musique :

— Paris est un petit Bruxelles.

Nos voisins avaient commencé par la miniature avec la *Fille de Madame Angot.* Ils s'annexaient l'opérette.

Ce fut un début. Bientôt l'appétit leur vint en mangeant. Et ils s'attaquèrent à l'opéra.

Hérodiade d'abord. *Sigurd* ensuite.

Enfin est venu le tour des *Templiers*, joués au Théâtre Royal de la Monnaie.

Avec succès ? Parbleu !

Le succès, en pareil cas, ne saurait faire doute.

Les indigènes applaudissent parce que leur

amour-propre est engagé à n'avoir pas l'air d'avoir acclimaté un ours.

Quant aux étrangers, que le compositeur soit Français, Allemand, Italien, il trouve un appoint de bravos dans le patriotisme de ses congénères.

Donc, succès toujours.

Les *Templiers* ne devaient, ne pouvaient pas échapper à cette règle générale.

Litolff est monté au Capitole.

Un bizarre que ce Litolff! D'une bizarrerie voulue pour une moitié, mais vraiment sincère pour l'autre.

Il a sans doute exagéré son excentricité native pour attirer le regard. Mais il était bien, dès le début, parti pour suivre les voies étranges.

Au physique, présentement, un vieillard très vieux. Au moral, un jouvenceau encore très jeune.

Toutes ses ardeurs n'ont rien perdu de leur inflammabilité. Je dis : toutes.

Il a été marié quatre fois. A moins que ce ne soit cinq. Ou peut-être six.

Avec lui, on n'est jamais sûr du total. Et je parle ici d'unions légitimes; ne pas s'y tromper.

Avec les mêmes soubresauts, il a couru après

l'amour et poursuivi la gloire. Bien que durement éprouvé par la maladie, il ne se déclare pas las encore.

A preuve, la *première* donnée au pays brabançon.

Vous connaissez sa tête étrange, hoffmanesque.

Un méchant dirait : hoffmaniaque.

La photographie l'a accrochée à toutes les devantures, du temps où l'on jouait les opérettes du maëstro fourvoyé dans la cascade.

Cette tête est de celles qui font arrêter les passants.

Tous n'admirent pas. Du côté des dames, plus d'une s'écriera : — Qu'il est laid !

Mais aucun ne reste indifférent. Aucune non plus.

Une coiffure hirsute, des traits baroques qui ne s'adaptent pas. Mais, sur ce masque où le sourire paraît grimace, un rayon d'intelligence exceptionnelle.

Le patois actuel mettrait : géniale.

Sa carrière fut encore plus disloquée que sa physionomie.

Tantôt il remplit le monde de sa renommée.

Tantôt il fit le plongeon dans le plus profond des oublis.

Même à l'heure de ses plus retentissants éclats, toujours pauvre.

Trop artiste pour s'inquiéter des chiffres.

Je ne sais même pas, comme je vous le disais, s'il a compté ses épouses.

Un moment pourtant, découragé, il aspira à descendre. C'est quand il sacrifia aux valses, polkas et fredons avec la *Boîte de Pandore* ou avec *Héloïse et Abeilard*.

Il n'en tira pas assez de profit pour persévérer. Les recettes n'augmentèrent pas assez pour compenser la diminution du compositeur.

Il est donc retourné aux grandes choses.

Ses *Templiers* ont été écrits en France, où il est venu séjourner après avoir habité une soixantaine de villes européennes successivement.

C'est à Paris qu'ils avaient dû primitivement être représentés.

L'homme propose ; la mort dispose.

M. Vaucorbeil ayant soudain disparu, les promesses qu'il avait faites à Litolff périrent avec lui.

Voilà pourquoi il a passé la frontière, pour-

quoi les galeries Saint-Hubert ont été en émoi, pourquoi les *Templiers* ont pris le chemin le plus long pour arriver au boulevard des Capucines.

S'ils y arrivent jamais..

DE FALLOUX

DE FALLOUX

Je crois que pour définir d'un mot la carrière et la personnalité de M. de Falloux, l'argot contemporain fournit un terme qu'il faudrait inventer, s'il n'existait pas :

Ce fut un grand raté.

Grand par les ambitions, grand par l'avortement, grand de corps.

A l'heure de sa puissance éphémère, quand il trônait au ministère et à la Chambre, c'était un long personnage aux longues phrases, au long nez, aux longs pieds, aux longs regards. Tout en long.

Ironie du destin ! Il n'y eut de court que son succès.

Comme orateur, c'était le melliflue des Latins. Mais ne pas s'y tromper : ce doux était perfide.

Du sirop de vinaigre.

M. de Falloux avait commencé par faire risette à la République, en homme qui connaît ses classiques et qui a lu ce vers :

> J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Il ne s'attendait pas alors à mourir du même coup qui tuerait le régime républicain.

Ministre de Bonaparte, il ne prévoyait pas que le bonapartisme le proscrirait.

Il y eut des bizarreries spéciales dans cette existence décousue, désorientée, déséquilibrée.

Cela tient peut-être à ce que M. de Falloux n'eut jamais de convictions nettes. En tout, il fut l'homme des compromis interlopes, des petites manœuvres, des combinaisons équivoques.

Il était dévot jusqu'au fanatisme, et il ne voulait pas avoir l'air d'un fanatique.

Il était royaliste jusqu'à l'énerguménat, et il ne voulait pas avoir l'air d'un énergumène.

L'homme-sirop ! vous ai-je dit.

Il en résulte que, quand ce sac de bonbons

vint se heurter contre ce panier aux ordures qui s'appelait Veuillot, le sac de bonbons fut éventré.

M. de Falloux fut maladroit pour avoir voulu être trop habile. C'est un cas fréquent en ce monde, principalement chez les hommes de sacristie.

Au fond, il avait raison quand il sentait que la France ne supporterait jamais l'ultramontanisme à outrance.

Il avait raison encore lorsqu'il comprenait que jamais la royauté ne ferait accepter son drapeau blanc.

Mais les autres n'avaient pas tort de vouloir s'en tenir aux extrêmes, puisqu'ils avaient la certitude que toutes les concessions du monde ne ressusciteraient pas la monarchie.

M. le comte de Chambord, qui se sentait impossible, se disait :

— A quoi bon céder quelque chose?

Et il se figeait dans ses résistances.

M. de Falloux, qui avait une envie folle de redevenir ministre, aurait voulu pousser à toutes les capitulations pour hâter ce résultat.

Le moraliste a dit :

— On croit toujours à ce qu'on désire.

M. de Falloux crut-il à autre chose ? Sa dévotion était-elle sincère, ou faisait-elle simplement partie de sa posture politique ?

N'ayant pas la double vue pour lire dans les cœurs, je pose le point d'interrogation et je passe.

Il avait d'ailleurs des étroitesses d'esprit qui permettent toutes les suppositions à ce sujet.

Comme littérateur, M. de Falloux fut un très médiocre, bien qu'il eût de la culture.

Ses livres ont tout juste assez de bagout académique pour justifier son entrée à l'Institut. Mais il fallait, en vérité, qu'il fût bien pauvre d'imagination et de ressources pour se cramponner, comme il le fit, à la jupe de l'insupportable Mme Swetchine.

Ne s'apercevait-il donc pas que ces perpétuelles Swetchinoiseries faisaient de lui un sinistre ?

Quelques-uns — parmi les naïfs — ont pris au sérieux le talent de M. de Falloux.

Longtemps encore il y aura des gens qui répéteront en hochant la tête :

— Ah ! si les événements ne l'avaient pas desservi, vous auriez vu ce qu'il aurait fait.

Mais précisément, quand on est un homme po-

litique, on se sert des événements et l'on n'est pas desservi par eux.

Si M. de Falloux resta le... dos par terre, c'est qu'il s'était fort sottement mis entre deux selles.

Il demanda des consolations à l'élevage des bestiaux et fut, à diverses reprises, premier prix de porc.

Je doute que ces lauriers de charcuterie et de boucherie aient suffisamment adouci les amertumes de sa retraite involontaire. Dans tous les cas, le chagrin ne l'a pas tué, puisqu'il est mort à soixante-quatorze ans d'une fluxion de poitrine.

Probablement le goût d'intrigue qu'il avait trouvait une satisfaction dérivative dans les petites manigances auxquelles il se livrait à propos des élections académiques.

C'est un Guignol comme un autre. Et comme M. de Falloux aimait avant tout à tenir les ficelles des pantins, sa manie était flattée jusqu'à un certain point.

Un homme, en somme, qui a été funeste avec sa loi de 1850, mais de qui il ne restera rien.

Grand raté! C'est par là que j'ai commencé l'épitaphe, c'est par là que je la termine.

LE GÉNÉRAL CHANZY

LE GÉNÉRAL CHANZY

On n'a pas oublié quelle fête ce fut, au Mans, le jour de l'inauguration de sa statue.

Fête patriotique, mais fête triste.

Car, au milieu des pompes officielles, chacun songeait que le destin avait été cruel pour nous en faisant mourir si tôt un des rares hommes de guerre en qui l'opinion eût quelque confiance.

La rhétorique solennelle a fait sa besogne et célébré le général Chanzy avec des formules de cimetière.

Je crois qu'il a valu mieux que cela. L'homme supportait qu'on le reproduisît en déshabillé.

Car ce n'était pas seulement un général d'apparat. Les galons ôtés, il restait quelque chose.

Nous n'avons pas à rabâcher l'histoire. Constatons seulement qu'avant même d'être mis à l'épreuve, Chanzy avait une recommandation qui plaidait en sa faveur.

L'Empire l'avait tenu à l'écart. Ce qui prouve qu'on avait flairé en lui un indépendant.

Il fallut les nécessités de l'angoisse suprême pour qu'on allât chercher ce méritant là-bas, en Afrique, où on l'avait enterré.

En effet, l'indépendance était l'essence même de ce caractère qui n'aurait jamais su flagorner selon les formules des Tuileries.

Et entendons-nous bien : il ne s'agit pas de cette indépendance fanfaronne qui cherche le tapage, qui ameute les passants, qui joue de la trompette.

Jamais Chanzy n'avait affiché son libéralisme ni demandé une réclame à quelque épisode retentissant.

La France l'appela à son secours. Il vint, toujours simple. Il fit de son mieux, puis voulut s'effacer.

Mais nous vivons dans un temps où la politique empoigne, de gré ou de force, toute célébrité au collet.

Il ne put échapper à l'empoignement.

Il n'en fut jamais autrement charmé.

S'il avait consulté ses goûts, ainsi qu'il nous le disait lui-même un jour que nous causions avec lui, il serait resté soldat, rien que soldat.

Comme il avait raison !

Quand on est Chanzy, est-ce qu'on a besoin de devenir sénateur ? C'est aspirer à descendre.

Mais il y a des embuscades auxquelles on n'échappe pas de nos jours.

Exemples : Lesseps à l'Académie, Chanzy au Sénat.

Beaucoup de gens rêvaient d'aller plus loin avec lui. Il était sur la liste des Présidents possibles.

Aussi, à ce point de vue, tous les partis s'occupaient-ils beaucoup de le guetter. Tous le craignaient.

L'intransigeance redoutait son épée, un jour de répression étant venu. Elle n'avait pas tort.

Les monarchistes se défiaient, tout en espérant qu'il jouerait les Monk à leur profit. Les monarchistes se trompaient.

Élu président, Chanzy aurait dit : « J'y suis, j'y reste, » pendant tout le temps légal.

Et il y serait resté, d'abord parce qu'il était

incapable de trahison, puis parce qu'il avait son ambition comme les autres.

Ambition calme et contenue. Ce tempérament se possédait admirablement.

Tout était placidité à la surface.

Parfois même, Chanzy paraissait éteint. L'œil, d'un gris bleu, était poudreux, pour ainsi dire. La tête se penchait, comme trop lourde à porter. L'allure martiale ne se trouvait que si une conversation où la patrie fût en cause venait réveiller brusquement le chef illustre.

Mais alors, comme on voyait que sous cette cendre le feu couvait encore !

Son vrai titre de gloire, à celui-là, fut d'avoir toujours pensé à la patrie avant tout.

Il n'était pas dans les don Quichotte qui braillaient la revanche au lendemain de 1871. Il avait combattu de trop près nos ennemis pour se payer et nous payer de ces sornettes.

Mais il comptait vivre assez longtemps pour voir la France se relever et pour l'y aider de tout son dévouement.

Il n'en devait pas être ainsi.

Cette lassitude, dont je signalais les traces tout à l'heure, s'accentua vite.

La dernière fois que je rencontrai Chanzy, ce fut à dîner chez Arsène Houssaye. Il resta silencieux et affaissé pendant tout le repas.

Son teint couperosé, sa prunelle injectée, et aussi ce mutisme replié sur lui-même, m'indiquèrent que la congestion cérébrale rôdait aux alentours.

Et je partis en pensant :

— Homme et tâche finis.

Je n'aurais pas supposé, cependant, que la fin de l'un et de l'autre fût si proche.

Deux mois après, le cerveau se lézardait. Puis bientôt ce fut l'écroulement général...

Il ne faut rien exagérer.

Les discours à flafla ont pu parler du génie de Chanzy. C'est un pavé de l'ours qu'ils ont jeté sur sa tombe.

Il n'y eut jamais de génie dans cet homme de talent, d'énergie et de cœur.

Mais il me semble que le trio que je signale suffit à perpétuer une mémoire, quand à cela s'ajoutent un désintéressement vrai et une sincérité inattaquable.

Jamais Chanzy ne fut général à panache. Mais

nous en avons trop de généraux à panache. Félicitons-le de n'en avoir pas accru le nombre et d'avoir fait son devoir avec cette simplicité qui est la véritable grandeur.

Je nous en souhaite, des Chanzy!

JULES CLARETIE

JULES CLARETIE

Un fort travailleur devant l'Éternel.

Certains avortés, dont l'impuissance stérile accouche à grand'peine d'un article ou d'une nouvelle toutes les années bissextiles, riront de ce compliment préalable.

Tant pis pour eux !

Et je répète — avec félicitations sincères — un fort travailleur devant l'Éternel.

Jules Claretie est de ceux qui ne se reposent d'une tâche que par une autre tâche.

La diversité du labeur, voilà leur seule récréation.

C'est par la chronique qu'il a fait sa percée dans le monde littéraire. Dame ! il y a quelque

temps de cela. Les années passent si rapidement qu'on en a bien vite laissé une vingtaine en arrière !

Un matin dans le *Gaulois*, premier du nom, et dans quelques feuilles hebdomadaires, parut ce nom ignoré, mais qui disait quelque chose à l'œil : *Claretie*.

Claretie... Clarté... Clairet... Cela évoquait à la fois des idées de prose nette et piquante.

Promesses bien tenues, d'ailleurs, par le courriériste alerte et sans fatras.

Les étapes parcourues par Jules Claretie, vous les savez aussi bien que moi. Vous savez comment de la chronique il n'a fait qu'un bond dans le roman. Comment, du roman, il s'est élancé sur la scène.

Les œuvres de l'écrivain sont trop connues pour que la baguette de Curtius y découvre de l'inédit. A quoi bon, d'ailleurs, chercher, du moment où l'homme de lettres a cessé, ou du moins s'est effacé, pour faire place à l'administrateur ?

Prenons l'ébauchoir.

Voilà une tête qui, tout de suite, vous dit

quelque chose. Elle vous dit même beaucoup de choses.

L'aspect général et de première vue a je ne sais quoi de frêle et de timide. Le teint est pâle. Le front commence à se dégarnir. L'œil, qui prend, au feu de la conversation, des pétillements soudains, se laisse volontiers aller à une langueur pensive.

Le nez, qu'un portraitiste peu soucieux de la ressemblance garantie a qualifié de *droit et fin*, peut, si l'on veut, répondre à la seconde partie du signalement.

Mais la vérité me force à constater que, par suite d'une inflexion bizarre, il n'a jamais suivi le plus court chemin de l'arcade sourcilière à la bouche, que surmonte une moustache restée juvénile.

La barbe, brune, est clairsemée sur les joues. Elle devient dense autour du menton, qu'elle enveloppe un peu à l'américaine.

Mais dessous on sent bien tout de même de solides attaches très caractéristiques et qui disent : volonté; qui, au besoin même, diraient : ténacité.

Ceux qui ont pu être tentés de prendre le nou-

vel administrateur de la Comédie-Française pour un malléable n'ont pas tardé à s'apercevoir que je ne me trompe pas comme physionomiste.

Claretie avait déjà prouvé, d'ailleurs, que sa fragilité n'est qu'apparente.

Il avait résisté à un labeur qui aurait tué dix colosses.

Il s'est montré résolu à continuer ses preuves dans les fonctions actuelles.

Se fatiguer différemment, voilà, je l'ai dit, sa façon de se reposer. Son tempérament nerveux n'en comporte pas d'autre.

Il a dû faire ses adieux à ses lecteurs du *Temps*. Il ne savait pas lui-même, j'en suis sûr, ce que cette séparation-là lui coûterait.

C'est un métier-crampon que le journalisme.

Et plus d'une fois Claretie s'est surpris, je gage, à esquisser machinalement, sur une des belles feuilles de papier à en-tête autoritaire qui garnissent la table de *Monsieur l'Administrateur*, un bout de chronique involontaire.

Dans tous les cas, de même que l'officier suspend son épée à son chevet, prêt à la reprendre au premier appel, de même Claretie a toujours

sous la main sa vieille arme de combat, qu'il pourrait ressaisir le jour où, par aventure, il aurait assez des tribulations et des tiraillements que lui réserve peut-être l'avenir.

Mais écartons ces présages assombris. L'accueil dont il a été l'objet prouve que Claretie est un bien méritant. Dans notre monde on refuse trop souvent aux gens les éloges dont ils sont dignes. Pour avoir l'unanimité de ces éloges-là, il faut les avoir dix fois justifiés.

Ce qui nous a réjoui le plus pour le nouveau fonctionnaire, c'est qu'on a pris soin de bien séparer sa cause de celle des sociétaires sur lesquels il s'est vu appelé à exercer une autorité indispensable.

Lorsque l'administrateur était un participant, l'intérêt personnel pouvait primer l'intérêt artistique. Oh ! mon Dieu, sans qu'il s'en aperçût, — par pur entraînement humain. Et alors il avait bien plutôt souci des belles recettes que des belles œuvres. Et alors l'autel courait risque de devenir comptoir.

Sans compter que MM. les comédiens étaient ainsi en droit de répondre aux critiques ou aux injonctions de leur supérieur hiérarchique par

cette apostrophe, renouvelée d'un mot connu :

— Qui vous fait riche ?

Personne ne saurait lancer cette riposte à Jules Claretie. Il a été fait indépendant par le décret qui lui alloue un traitement fixe.

Les questions d'argent ne se mêleront plus aux questions d'art. Claretie n'aura pas ainsi à craindre le blâme qui fut parfois adressé à M. Perrin.

Il a été mis en pleine possession de son autorité directoriale. Il peut vouloir, et tout démontre qu'il voudra.

Il est placé d'ailleurs dans les meilleures conditions par ses antécédents personnels. Il a assez de compétence pour être du métier sans être de la boutique.

Qu'il travaille résolument à réaliser les souhaits que lui ont adressés à l'unisson amis et même ennemis.

De cette façon, il comblera de joie les amis et fera cruellement enrager les ennemis. Deux plaisirs dont, si je ne m'abuse, le plus grand doit être encore le dernier.

LA ROUNAT

LA ROUNAT

Au moment où les directeurs actuels de l'Opéra étaient dans la fièvre de l'avènement, on annonça la mort d'un de leurs collègues en direction, qui, s'il avait été valide, aurait peut-être pris lui-même la place occupée par MM. Gailhard et Ritt.

On sait qu'en effet La Rounat avait été déjà le compétiteur de Vaucorbeil, lorsqu'il s'agit de la succession d'Halanzier. Il est fort probable qu'il se serait remis sur les rangs, car son ambition était d'avoir un théâtre où l'on pût faire grand.

Mais déjà la maladie impitoyable le clouait sur le lit de douleur qu'il ne devait plus quitter.

Voilà la vie avec ses imprévus foudroyants ! La Rounat, las de l'inaction, rentre dans la mêlée. Il reprend possession de cette scène de l'Odéon où il avait laissé de vivaces souvenirs d'une gestion exceptionnellement brillante. C'est comme une nouvelle carrière qui commence.... Non. La maladie, traîtreusement embusquée, va fondre sur lui à l'improviste !

Un jour — c'était pendant le grand hiver de 1880 — il sort de chez lui, gai, dispos, étonnant de verdeur et plein de projets. Son pied glisse sur la neige. Il tombe. Impossible de se relever. On l'emporte. Il avait un déboîtement du fémur. Labbé, l'éminent chirurgien, appelé en toute hâte, examine.

— Eh bien, docteur... ai-je quelque chose de cassé ? interroge le patient.

— Non, mon cher... malheureusement, répond Labbé.

Ce *malheureusement* qui surprit fort le malade ne disait pourtant que trop vrai. Une fracture est presque toujours réparable. Les luxations de la cuisse amènent trop souvent l'atrophie, la carie — et des complications menaçantes.

Ce fut la marche suivie : La Rounat se releva boîteux. Il lui fallait des béquilles. A force de soins on l'en délivra un moment, et deux cannes lui suffirent. Mais la jambe entière dépérissait bientôt.

Résultat : des mois de douleurs implacables et un lent épuisement. Celui qui fut torturé ainsi, victime d'un misérable accident, avait conservé par delà la soixantaine une vigueur et une jeunesse peu communes. A tel point que journellement, quand on lui parlait de Victor Borie, qui avait épousé sa fille et qui, lui, paraissait plus vieux que son âge, on disait à La Rounat :

— Monsieur votre beau-père...

La destinée a de ces ironies. Elle fait des promesses d'avenir pour se donner le plaisir cruel de ne pas les tenir.

La Rounat, dont la carrière fut passablement mouvementée, prouva que tout chemin mène à Rome. Pour arriver au sévère Odéon, il avait pris d'abord par le Luxembourg. On dirait que c'est la route, n'est-ce pas ? Mais attendez. Au Luxembourg, il était secrétaire de la commission du Travail. Il débutait ainsi — aux abords de la Révolution de 48 — par le socialisme militant.

Rien ne pouvait faire présager là un directeur de théâtre subventionné. Quand il eut assez du socialisme — ce qui ne fut pas long — il se retourna vers l'art dramatique.

Mais, cette fois encore, rien de classique dans ses tendances. C'est le vaudeville qui le séduisait. Il en écrivit plusieurs dont les titres seuls dénotent peu de souci de l'art austère.

L'un d'eux, par exemple, s'appelait *Pulchriska et Léontino*. On y trouvait ce fragment de dialogue mémorable que Grassot échangeait avec un des bouffes du Palais-Royal :

— Cette femme, par ses charmes suaves, rappelait Vénus en personne... Vous avez entendu parler de Vénus ?

— Parbleu ! Si je connais Vénus !... Ah ! non... pardon. Je confondais avec un nommé Durand !

C'est en 1856 que La Rounat remplaça Royer et Gustave Vaez à l'Odéon. Il y devait rester pendant onze ans, et son passage y fut signalé par une série de succès qui se suivirent sans se ressembler.

Il procédait en effet d'une façon tout éclectique, passant, selon le conseil de Boileau, du grave

au doux, du plaisant au sévère. Il joua tour à tour les chefs de la jeune école poétique et les écrivains consacrés. Il allait du drame en vers à la comédie fantaisiste.

Le *Testament de César Girodot* ne l'effrayait pas avec ses outrances de gaieté. Et cette audace était récompensée par l'aubaine de deux cents représentations. Puis il s'adressait au cénacle des Batignolles, qui représentait alors la poésie du jour, et ouvrait la porte du sanctuaire à Charles Bataille, à Amédée Roland, à Du Boys, les triumvirs de l'alexandrin.

La jeunesse du quartier venait soutenir de ses bravos fervents ces inédits qui la représentaient. Beaux temps des *Vacances du docteur* et du *Marchand malgré lui*.

Hélas ! ces fêtes devaient être, pour ceux qui en étaient les héros, des fêtes sans lendemain. Amédée Roland mourait phtisique bientôt après. Charles Bataille et Du Boys étaient pris à leur tour par la folie.

A La Rounat revint encore l'honneur de jouer le *Marquis de Villemer*, de George Sand, et la *Contagion*, d'Émile Augier.

Cette dernière œuvre déchaîna des tempêtes.

La politique échauffait les têtes. Les écoles, déjà peu sympathiques à l'Empire, avaient été encore surexcitées par la dévastation absurde qui mutila le Luxembourg en saccageant la Pépinière, de printanière mémoire.

Le soir de la première de la *Contagion*, on jura de se venger par une manifestation carabinée. Et quand l'impératrice arriva dans sa loge, il y eut des cris, des protestations véhémentes. L'affaire eut même son contre-coup dans la rue, où des étudiants gouailleurs se mirent à suivre un des lourds tonneaux d'une compagnie nocturne en agitant leurs chapeaux et en clamant : *Vive l'empereur !*

Ces tapages, sur et contre lesquels La Rounat ne pouvait rien, lui furent imputés à mal. Peu de temps après, en mauvaise posture auprès du ministère, il fut forcé de donner sa démission.

Singulier enchaînement des effets et des causes.

Après le 4 Septembre, il entra dans le journalisme actif et fut critique théâtral au *XIXe Siècle*. Il en sortit pour reprendre sa plume d'auteur dramatique. Le succès ne vint pas. Il obtint une place de commissaire du gouvernement près les

théâtres subventionnés, place que bientôt il troqua contre un nouveau brevet de directeur de l'Odéon.

Il était revenu avec de grands projets. J'ai dit comment la souffrance le paralysa.

L'homme était d'apparence énergique. Haute stature, taille restée svelte, figure d'un mâle accent. Le front se développait largement. L'œil brillait sous une arcarde de sourcils durs et noirs. Le nez, fortement busqué, se courbait sur une moustache militaire.

La parole était brève, presque impérative ; l'abord froid et réservé. Mais il y avait, sous ces dehors froids, une cordialité sincère dans les relations intimes, une conversation attrayante et cultivée.

Dame ! il ne fallait pas heurter certains partis pris de cet esprit tenace. Sinon il luttait comme un beau diable, très enraciné qu'il était dans ses antipathies comme dans ses sympathies.

Mais je ne saurais, pour ma part, en faire un reproche à celui qui n'est plus. Cette ténacité contrastait heureusement avec la banalité molle des caractères courants.

ÉMILE PERRIN

ÉMILE PERRIN

Autre directeur.

La sagesse des nations s'est crue fort avisée quand elle a dit : A chacun son métier. Beaumarchais s'est cru fort ironique quand il a fait lancer par un de ses personnages la boutade célèbre : Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.

Et pourtant il arrive parfois dans la vie que l'événement inflige à ceci comme à cela d'éclatants démentis.

Un de ces démentis s'est appelé Émile Perrin.

C'était en 1848. La Révolution grondait, tournant toutes les têtes. Les théâtres sont forte-

ment secoués comme le reste. Les directeurs culbutent les uns sur les autres. A l'Opéra-Comique, une crise éclate.

— Qui mettre à la place de M. Basset ? demande-t-on à Ledru-Rollin, alors ministre.

— Émile Perrin, répondit-il.

— Mais c'est un peintre et non un musicien, objectent les stupéfactions bureaucratiques.

J'ignore si Ledru-Rollin riposta par le fameux axiome : « Les arts sont sœurs. » Toujours est-il qu'Émile Perrin resta nommé et que, sans s'en douter lui-même, il en avait pour quarante ans environ de théâtre militant.

Il ne faudrait pas se hâter d'en tirer cette conclusion qu'on remplit surtout bien les fonctions auxquelles on n'est nullement préparé. Le cas de M. Perrin me paraît ne devoir pas être considéré comme une règle, mais comme une exception.

Plus d'une fois, d'ailleurs, l'influence de sa première vocation se fit fâcheusement sentir dans ses actes. L'ancien peintre se retrouvait dans l'importance exagérée que le directeur donnait aux choses décoratives, dans cette préoccupation excessive de la mise en scène qui trop sou-

vent le poussa à sacrifier le fond à la forme, le nécessaire à l'accessoire.

Il n'en reste pas moins certain que Ledru-Rollin a eu ce jour-là un heureux *hasard de la fourchette*. Il ne faisait rien perdre à la peinture, car M. Perrin y était médiocre. Il faisait gagner au théâtre un administrateur habile, sinon impeccable.

L'aspect de mon modèle était d'un autoritaire. Long, sec, l'expression du visage moins engageante que rébarbative, M. Perrin tout d'abord tenait plutôt à distance qu'il n'attirait.

Une irrégularité du regard donnait à la physionomie je ne sais quoi de dur et de troublant. Les lignes générales, qui allaient en s'amincissant, présageaient un tempérament volontaire et, au besoin, tyrannique.

Ceux qui ont vécu dans l'intimité de l'homme s'accordent à lui reconnaître de la sensibilité, de la tendresse, des délicatesses de cœur.

D'autre part, il se trouve, d'après les constatations des gens compétents, qu'au point de vue directorial cette rigidité apparente cacha plus d'une indécision, dissimula plus d'une concession.

M. Perrin se raidissait d'autant plus qu'il était plus porté à céder.

Il y avait dans sa nature plus de diplomatie que de rigidité.

A la Comédie-Française, notamment, où la situation administrative est toujours si délicate, il louvoya toujours avec une prudence qu'on n'aurait pas soupçonnée, si l'on s'en était rapporté à l'extérieur.

S'il ne cassa pas, au cours de ce long consulat, c'est que souvent il sut plier avec à-propos devant les exigences des ministres — ou des sociétaires, parfois plus ministres encore.

Qu'on ne se méprenne pas. Cette souplesse n'excluait pas la ténacité.

M. Émile Perrin, quand il poursuivait un but, n'y renonçait pas aisément. Mais si la ligne droite lui paraissait trop hasardeuse, pour l'atteindre, il savait prendre la ligne courbe.

Lorsqu'il arriva à la Comédie-Française, la situation était prospère sans être éblouissante. Je parle au matériel.

M. Édouard Thierry, un lettré surfin, avait eu une gestion à la fois rehaussante au point de

vue intellectuel et féconde au point de vue des recettes.

Son successeur sentit sans doute qu'il ne saurait lutter avec ce souvenir sur le terrain littéraire. Il s'essaya surtout à le battre sur le terrain financier.

Sa devise parut être non pas : *Diviser pour régner*, mais : *Dividendes pour régner*.

Je prie le lecteur de ne pas aller au delà de ma pensée. Il serait injuste de refuser à M. Perrin le goût et le tact, même sur le chapitre des lettres. Mais cela ne dépassait pas le niveau de la culture mondaine. On avait affaire avec lui à un homme comme il faut, qui sait déguster. Son appréciation ne portait pas plus loin.

En revanche, les combinaisons de l'administrateur étaient souvent remarquables.

Il ne faut ni diminuer ni augmenter ses mérites. Cette prospérité inouïe qui signala son règne fut, pour une certaine part, le résultat des circonstances. Il récolta ce que d'autres avaient semé. Il trouva une troupe merveilleusement préparée ; il n'eut qu'à la laisser se développer dans le succès.

Mais c'est déjà beaucoup d'avoir secondé ce

développement. Tant d'autres y auraient nui !

Un reproche sérieux peut être fait à M. Émile Perrin. Il n'a pas assez semé à son tour.

Craignant sans doute d'effaroucher d'ombrageuses jalousies, il ne s'est point assez soucié du lendemain. Il n'a pas songé assez à chercher des successeurs aux étoiles d'aujourd'hui. Il a trop semblé dire : Après moi, le déluge.

Avec l'abonnement aussi, il a quelque peu dénaturé le rôle de la Comédie-Française. Elle doit être un théâtre d'enseignement ; il en a fait un théâtre de parade.

Toutes ces critiques n'empêchent pas M. Émile Perrin d'avoir été une personnalité très puissante et très vaillante. Ses thuriféraires lui ont dressé un trop haut piédestal ; mais certainement il a mérité d'être au-dessus du niveau moyen.

Il s'est assuré une place dans l'histoire dramatique et lyrique de notre époque. Il eut à la fois la chance et le savoir-faire.

Je ne veux pas reprendre la banale litanie des épitaphes ; mais, homme de famille, M. Perrin était adoré des siens. Homme d'affaires, il s'était concilié l'estime générale. Français ardent, il avait montré pendant la guerre un zèle militant

et avait marché comme un jeune homme aux avant-postes.

Un de nos amis, qui faisait partie de sa compagnie, nous a conté les causeries étrangement bigarrées qui s'engageaient la nuit sur les remparts, au bruit du bombardement prussien.

Deux thèmes y revenaient sans cesse : les souvenirs artistiques du passé, les angoisses patriotiques qu'inspirait l'avenir.

M. Perrin racontait fort bien. Aussi, pendant les longues heures de veille, s'arrangeait-on pour qu'il racontât souvent; et voilà qu'à l'écouter on oubliait les affreuses réalités de l'heure présente. Mais soudain un obus passait en sifflant ou venait éclater dans les alentours. Le narrateur s'arrêtait. On se regardait silencieusement. Et alors on retombait dans les hypothèses alarmantes, coupées de faux espoirs.

M. Émile Perrin était toujours avec ceux qui ne voulaient pas se décourager.

Hélas !...



J.-J. WEISS

J.-J. WEISS

Mon vieux Buffon, cette fois, il faut en prendre ton parti.

Te voilà pincé en flagrant délit de divagation.

N'est-ce pas toi qui as dit :

— Le style, c'est l'homme même.

Une absurdité répétée sans cesse — comme toutes les absurdités en ce monde.

Si nous prenions un à un les écrivains de tous les temps, nous ne trouverions peut-être pas une fois sur vingt cette affirmation audacieuse vérifiée par le fait.

Il faut croire que ledit Buffon avait écrit cela en se regardant dans la glace.

Pour lui, en effet, il y avait manchettes au style comme à l'homme.

Chez M. Weiss, aucune assimilation pareille n'est possible.

Des manchettes, la phrase en a parfois. L'écrivain n'en a jamais porté. Au contraire. Autant sa prose est raffinée et spontanément élégante, autant sa personne accuse un dédain voulu de toutes les fioritures de la toilette.

Ce ne serait donc pas lui être agréable que de le faire placer devant l'objectif en criant l'inexorable : Ne bougeons plus !

Il déteste la pose en tout genre.

L'individualité de cet artiste littéraire ne se révèle d'ailleurs nullement au dehors.

La physionomie n'a rien qui frappe ni qui attire.

Il y a là cependant une personnalité très nettement accusée et un mérite d'un accent très exceptionnel.

Il est permis de s'étonner que ce mérite en soit encore à trouver une aussi mince récompense que celle dont le gouvernement de la République l'a gratifié.

Être bibliothécaire d'un château délaissé et d'une bibliothèque aussi délaissée que le château, à l'âge de M. Weiss, après tant de preuves

faites plume à la main, c'est ce que j'appellerai une faveur attristante.

Comment celui qui a polémiqué avec tant d'éclat n'a-t-il pas pris une place hors ligne dans la politique de son temps ?

Comment celui qui a fait de la critique avec tant de verve et d'autorité n'est-il rien ?... Pas même académicien !

La réponse à ces deux points d'interrogation comporte certain développement.

Il y a quelque temps, la mer se refermait sur le pauvre Pascal Duprat qui, lui aussi, eut une carrière aux soubresauts bizarres.

L'océan politique s'est refermé sur M. Weiss d'une façon définitive, le jour où Gambetta est mort.

Mais déjà il y avait eu des plongeons successifs et bizarres bien avant ce dénouement suprême.

A qui la faute ?

— Aux autres, pense probablement l'éminent lettré.

La vérité me force à n'être pas de son avis et à croire que la faute en est à lui-même.

C'est que, voyez-vous, la géométrie a raison.

Implacablement raison. Les zigzags les plus brillants ne mènent pas au but. La ligne droite reste le plus court chemin d'un point à un autre.

Or, il faut bien le rappeler, M. Weiss a zigzagué, beaucoup zigzagué.

Sa destinée ne fut pas sans analogie avec celle de Prévost-Paradol.

Comme lui, parti de l'Ecole polytechnique, il débuta par une opposition virulente à l'Empire. Comme lui, il se rallia au mauvais moment, quand tout allait crouler.

L'un fut nommé ambassadeur. L'autre, sous-secrétaire d'État.

Ici s'arrêtent les analogies.

Lorsque Prévost-Paradol s'aperçut que sa conversion avait mal pris son temps, il se tua.

M. Weiss eut le bon esprit de survivre. Ce dont nous le remercions; car nous y avons gagné bien des pages charmantes.

Je ne parle pas, en rappelant ces pages-là, de la campagne toujours mal avisée qu'il entreprit, après 1870, contre la République.

Il aggrava son cas, sans servir ceux dans les rangs de qui il combattait.

Probablement il s'en aperçut lui-même ; car

soudain il fit pour la République ce qu'il avait fait pour l'Empire. Il se rallia encore.

Mais, comme par une ironie du sort, lui qui avait toujours manqué d'opportunité embrassa l'opportunisme. Naturellement, il l'embrassa à l'heure où son grand chef Gambetta allait succomber.

Cette fois il fut, je crois, dégoûté à jamais. Félicitons-nous-en, en le félicitant lui-même.

Combien plus haut il aurait atteint, s'il était resté simple homme de lettres!

Car les péripéties de la vie militante eurent leur contre-coup sur sa destinée littéraire. Il serait tout à fait au premier rang s'il avait suivi sa vraie route d'un bout à l'autre.

Au lieu de cela, vous voyez l'issue :

Bibliothécaire départemental.

On pouvait espérer que cette tâche ne le prendrait pas tout entier. Elle doit être peu absorbante.

Cependant M. Weiss a cru devoir quitter son feuilleton des *Débats*.

Ce fut un deuil pour tous les gourmets qui ont souci du bien dire. Un deuil irréparable, car il était un des derniers représentants de cet art du

feuilleton dramatique, que le reportage est en train d'abolir.

Le feuilleton hebdomadaire, qui fut une des gloires du journalisme, ne compte plus que deux ou trois représentants hors ligne.

Parmi ceux-ci, Édouard Thierry qui, chaque semaine, écrit une page exquise que le livre recueillera.

M. Weiss était, quoique dernier venu, au premier rang parmi ces écrivains d'un art qui se perd. Il avait trouvé une formule bien à lui.

Ce n'était pas, comme autrefois Jules Janin, le zigzag incohérent, le feu d'artifice capricieux où il y avait autant de fusées ratées que de soleils éblouissants, le feu d'artifice qui souvent commençait par le bouquet pour finir par des baguettes éteintes.

Ce n'était pas, comme Théophile Gautier, la poésie faisant invasion dans la critique. Ce n'était pas, comme Paul de Saint-Victor, le pittoresque poussé jusqu'au prodige, la plume faite pinceau.

C'était à la fois de l'érudition solide et du caprice délicat. C'était de la causerie qui charmait en instruisant, c'était un cours de littérature dra-

matique fait sans pédanterie par un professeur qui semblait s'efforcer de cacher l'érudition sous la fantaisie.

Il fallait, pour sauver la tradition du grand feuilleton, supplanté par la critique débitée en tranches instantanées, comme la galette, et servie chaud comme elle, il fallait l'autorité supérieure de certains maîtres.

S'ils s'en vont un à un, c'en est fait.

Le renseignement aura exproprié l'enseignement.


ALFRED ASSOLLANT

ALFRED ASSOLLANT

On se rappelle qu'Alfred Assollant débuta dans la littérature par des volumes curieusement piquants sur les Yankees et sur le yankeesme.

Comment, parti de l'École normale, avait-il pris par New-York et San-Francisco pour arriver aux bureaux des journaux boulevardiers ? Je ne sais pas bien les raisons de ce zigzag bizarre ; mais il n'est pas difficile de les soupçonner, quand on a connu le caractère singulièrement indépendant de notre regretté confrère.

Ce fut toujours un ombrageux et un rétif.

Plus que tout autre, il avait dû subir la discipline à la fois universitaire et académique qui régnait alors à l'École normale. Et comme il

avait souffert plus que personne de cette dépendance, ses regards, lorsqu'il secoua le joug, durent se tourner instinctivement vers le pays de toutes les émancipations.

Il ne devait pas en revenir absolument édifié, si l'on s'en rapporte à ce qu'il a écrit.

Mais sa foi dans la liberté n'en avait pas été ébranlée. On put s'en assurer à la vigueur des campagnes qu'il mena contre l'Empire.

Dans ces campagnes-là, il avait pour compagnons d'armes d'autres normaliens qui, comme lui, avaient jeté la robe aux orties. Ce fut une pléiade dont il y aura à écrire l'histoire quelque jour. Lorsque ces universitaires vinrent faire leur trouée dans la littérature et dans la presse, ils se heurtèrent à des résistances acharnées. Il y eut même des polémiques virulentes auxquelles la bohème, alors en honneur, prit une part féroce.

Dans les brasseries, on entonna une *Marseillaise* contre les envahisseurs.

Comme toujours en pareil cas, il se débita bien des niaiseries. Certains adversaires des normaliens semblaient donner à entendre qu'on ne pouvait avoir à la fois du talent et de l'ins-

truction, que fatalement ceci tuait cela. Leur devise était : Pas de génie sans fautes d'orthographe.

Devise délicieusement absurde.

Mais, par contre, l'expérience a démontré que le talent des normaliens porte toujours la marque originelle, comme toujours on reconnaît, à certains indices, ceux qui ont été élevés au séminaire.

Et, de fait, l'École normale est un couvent aussi.

Par exemple, si elle a son influence restrictive, elle a aussi une camaraderie efficace. Tous les normaliens ont joué des coudes non seulement pour se frayer la route, mais pour ouvrir un passage à leurs anciens condisciples.

L'époque d'Assollant fut aussi l'époque d'About, de Prévost-Paradol, de Weiss.

Ils firent leur trouée ensemble, suivant à petite distance MM. Caro et Vacherot.

Ceux qui les accusaient de pédantisme se trompaient étrangement.

Les normaliens, au contraire, n'avaient pas d'autre préoccupation que de paraître émancipés et oseurs. Pour cela, ils se jetaient dans

la mêlée avec des ardeurs toutes spéciales. En outre, comme ils maniaient la plume, cette arme de bataille, avec une habitude et une sûreté qui manquaient à leurs ennemis, ils portaient des coups terribles.

Et pourtant, si l'on récapitule, on constate avec étonnement que la plupart de ces carrières furent des carrières incomplètes.

Je rappelais tout à l'heure la fin douloureuse de Prévost-Paradol. Inutile d'insister sur les cruelles épreuves qui assaillirent About.

Quant à Alfred Assollant, après avoir vécu toujours pauvre, malgré un labeur persistant, il a fini sur le lit banal de la maison de santé-omnibus.

J'ai dit déjà quelle part son caractère assombri avait pu avoir dans les déboires qui le découragèrent si souvent.

Il n'ignorait pas lui-même quelle réputation on lui avait faite et convenait volontiers de sa misanthropie. Mais il en imputait la responsabilité aux mauvais vouloirs qu'il avait rencontrés sur sa route.

Un jour, causant avec des amis à cœur ouvert, il cherchait à se justifier de cette réputa-

tion d'atrabilaire qui l'irritait encore davantage.

Et après avoir argumenté :

— D'ailleurs, s'écriait-il en manière de conclusion, si je suis enragé, c'est qu'on m'a mordu.

Dans tous les cas, il n'était pas embarrassé pour rendre les coups de dent.

On en était averti tout de suite par l'extérieur du personnage.

De grande taille, il se cambrait en rejetant le haut du corps en arrière, comme un homme que la méfiance fait reculer instinctivement. L'œil était fixe et pénétrant. Toute la barbe. Le nez, qui s'inclinait sur la lèvre supérieure, tandis que la lèvre inférieure tombait elle-même, donnait à sa physionomie quelque chose de dur et d'altier.

C'était, dans la conversation, un faiseur d'épigrammes à sarcasme continu.

Exemple :

Il était question un jour — c'était sous l'Empire — d'un écrivain médiocre qui, après avoir attaqué le régime impérial, venait de se rallier.

— Mon Dieu ! c'est bien simple, fit Assollant. Comme il a vu que ses livres ne se vendaient pas, il s'est décidé à se vendre lui-même.

Ses livres, à lui, se vendaient, mais pas assez pour le faire vivre largement. Il n'en garda pas moins sa fière indépendance et ses immuables convictions.

On peut le résumer d'un mot, bien comme mal, en disant que ceux mêmes qui ne l'aimaient pas étaient forcés de l'estimer.



JULES BRETON

JULES BRETON

C'est toujours une satisfaction d'avoir été bon prophète.

Satisfaction d'autant plus douce qu'elle est plus rare en ces temps où les incohérences de tout genre déconcertent les prévisions de toute sorte.

Aussi n'ai-je pas hésité à m'adresser des félicitations à propos de la nomination de Jules Breton à l'Académie des beaux-arts.

J'avais audacieusement déclaré que je n'hésiterais pas une minute, si je siégeais sur le quai Conti, à faire passer Jules Breton avant MM. Jules Lefebvre, Puvis de Chavannes et Henner. Le résultat du scrutin m'a donné raison.

Bravo, l'Académie !

Bravo, parce que Jules Breton réunit deux qualités qui s'accouplent bien difficilement en art : la poésie et la vérité.

Il réalise l'alliance de la sincérité et de l'idéal. Que peut-on demander de plus à un peintre ?

Les Américains, qui, à force d'acheter des tableaux, finiront par s'y connaître, ont rendu au talent de ce même Jules Breton le plus bel hommage qui ait cours au pays des Yankees.

Ils ont coté une de ses œuvres à deux cent vingt-sept mille francs.

Un bonheur, comme un malheur, n'arrive pas seul.

Ce bonheur, du reste, ne pouvait mieux tomber. Car en Jules Breton l'homme n'est pas moins sympathique que l'artiste. D'un mot je l'aurai résumé : « C'est un vrai simple. »

Là-bas, dans son village du Nord, il vit loin des coteries, des brigues et des intrigues. Dès que le jury lui rend sa liberté, il retourne à ses champs, à sa vie de famille, à son calme silencieux.

La parisiennerie est la dernière de ses ambi-

tions. Il n'est même pas sans quelque sauvagerie de tempérament.

J'entends sauvagerie dans le sens adouci du terme. Histoire de constater qu'il ne se plaît guère plus au salon qu'au café. Pour qu'il soit franchement heureux, il lui faut son *at home*, ses rusticités et ses méditations.

Car il n'est pas poète qu'avec le pinceau. Il l'est aussi avec la plume.

Il a publié deux œuvres remarquables qui auraient doublé son renom si, en France, on n'était toujours jaloux des gens qui cumulent un double talent.

Il s'y était même mis un moment de si bon cœur, ce brave Jules Breton, qu'à passer les nuits sur les rimes, après avoir passé les jours devant le chevalet, il attrapa une belle et bonne névrose — quelque chose comme la courbature du cerveau.

C'est qu'il y a en lui un passionné, sous les dehors les plus placides du monde.

A le voir, vous le prendriez pour un impassible dont la sérénité plane au-dessus des agitations.

Une tête de Christ façon moyen âge. Les cheveux encadrent la figure en pendant longs et

droits. La barbe, assez clairsemée, s'effile en pointe comme dans les vieux missels. L'œil bleu a des transparences calmes. Le visage hâlé a des lignes reposantes. Le sourire est doux. La parole est mesurée.

Cependant, je le répète, sous ces dehors fermentent des ardeurs de travail, des énergies de volonté très personnelles.

Jules Breton a tracé à sa vie une ligne droite dont elle n'a pas dévié. Il a le culte de l'habitude. C'est ainsi que, de temps immémorial, il descend à Paris dans un antique hôtel de la rue de Vaugirard. On a eu beau bâtir palais et caravansérails pour les voyageurs, il ne s'en est même pas aperçu, fidèle à ses coutumes et ne faisant, en débarquant ici, qu'un saut de la gare du Nord au Luxembourg.

Le Luxembourg, dont la pépinière embaume encore ses souvenirs de jeunesse.

L'Académie lui sera un sujet grave de perturbation. Il faudra assister aux séances de temps à autre. Autant de pris sur les contemplations de ces grands paysages et de ces scènes rustiques qu'il traduit si bien !

Car celui-là ne s'est pas reposé sur ses lau-

riers, comme tant d'autres. Il poursuit son courageux labeur comme s'il avait encore sa réputation à faire. Et — ce dont je le félicite très particulièrement — il n'a jamais déserté les expositions annuelles.

Pour cela il faut, croyez-le, une bravoure toute spéciale.

Quand on est arrivé à l'apogée de la célébrité, il est vraiment crâne de rester dans la mêlée, de braver le jugement des reviseurs qui se piquent toujours de refaire ou défaire les renommées.

Tant d'autres ont abandonné le champ de bataille annuel! Tant d'autres se sont retirés dans leur fromage de Hollande!

ARSÈNE HOUSSAYE

ARSÈNE HOUSSAYE

Arsène Houssaye appartient à la grande pléiade de 1830.

Ce fut l'un des jeunes lévites du cénacle qui siégeait en la fameuse rue du Doyenné.

Il connut tous les maîtres de l'art et des lettres.

Il a commencé à nous les raconter dans des mémoires qui seront une des plus alléchantes indiscrétions de ce temps.

En attendant, racontons-le lui-même.

Vingt portraits ont fixé dans toutes les mémoires cette physionomie d'un accent très personnel.

Un raffiné, un épicurien, un délicat.

Tout cela se lit à première vue sur cette figure

qui sourit d'un sourire sceptique, mais non blasé.

Car Arsène Houssaye a gardé toute sa curiosité du bien vivre, toute sa sollicitude du bien dire.

Magister elegantiarum, disait le Latin.

C'est tout son portrait.

Après avoir été pendant de longues années le bel Arsène Houssaye, il est resté l'un des représentants des traditions aimables et des recherches ingénieuses.

Autrefois — selon la définition d'un contemporain — c'était un *nuage de blond.*

Le blond s'est estompé de gris, mais l'ensemble de la tête persiste avec son expression de railleuse indolence.

Du milieu de cette chevelure encore floconnante et de cette barbe fluviale jaillit un regard investigateur qui transperce. Ce regard, sortant d'un petit œil mi-clos, a une pénétration voilée en quelque sorte.

A n'y pas prendre garde, on le dirait somnolent.

Mais si l'on s'approche, si l'on observe, on constate que la flamme est toujours là.

Arsène Houssaye ne sera jamais un vieux

On lui reprocha jadis d'être trop muscadin. Qui renouvellerait ce reproche, alors qu'on se sent envahi par la grossièreté voulue, par le débraillé poseur ?

Il est bon que quelques types rappellent encore au souci des urbanités délicates.

Après avoir déserté l'avenue Friedland, Arsène Houssaye s'est fait un nid tout en haut de l'avenue des Champs-Élysées. Là, de la large fenêtre ouverte sur le défilé du *Tout-Paris* permanent, il voit passer le monde et le demi-monde trottant, galopant ou roulant vers le Bois.

Le spectacle dans un fauteuil.

Son appartement est en dehors des règles prud'hommesques.

Une vaste galerie, à la fois salon, atelier et musée, le résume presque tout entier.

De beaux tableaux aux murs. Au fond, quand l'écrivain reçoit, une estrade qui fait un mignon théâtre où, de temps en temps, des artistes de choix viennent dire de beaux vers à des invités d'élite.

Car Arsène Houssaye est toujours un fervent de poésie.

Non seulement consommateur, mais opérant

lui-même et ciselant un sonnet à Cydalise entre deux nouvelles, selon la bonne formule.

On a trouvé qu'il y avait dans son talent comme une odeur de féminité. Cela voulait être un reproche : c'est un compliment.

Très expert en art, ayant traversé les affaires en y prouvant qu'un simple homme de lettres n'est pas plus bête qu'un financier. Arsène Houssaye est une des individualités les plus composites de ce temps banal.

J'ajouterai que, sous des dehors d'indifférence un peu blasée, il cache une chaleur de cœur qui s'est cent fois prouvée par des services mystérieusement rendus. Ses obligés ont été seuls à savoir qu'il est bienfaisant.

Encore un raffinement à ajouter aux autres.

Ce portrait donné, — et la ressemblance en peut être garantie, — on ne saurait être surpris si des milliers de mains se tendent cordialement vers celui qui a traversé tant d'aventures et d'années sans se faire un ennemi.

Voilà un signe particulier qui en dit plus long que tout un passeport.

LUDOVIC HALÉVY

LUDOVIC HALÉVY

Présentement un homme de cinquante ans environ.

Si vous l'entendiez causer, vous lui en donneriez largement soixante.

Non pas que sa conversation soit grave, austère ou radotante. Elle a, au contraire, bien que légèrement voilée de mélancolie, des imprévus charmants et de fines boutades. Mais ce qui en elle daterait le causeur de dix ans plus tôt, c'est la quantité et l'ancienneté des souvenirs qu'elle remue.

Rien de plus simple pourtant que l'explication de ce phénomène. C'est la mise en œuvre du

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Appartenant à une famille qui tenait par tous les côtés aux arts et aux lettres, à cinq ans le petit Ludovic (rien de la pièce de ce nom) flânait déjà dans les coulisses de l'Opéra.

Encore potache, il était un commensal de la maison de Rachel, où il se frottait à toutes les célébrités, regardant de tous ses yeux, écoutant de toutes ses oreilles.

On comprend qu'étant donné un pareil début, celui qui n'a jamais cessé depuis lors de vivre dans ces milieux intelligents soit un des plus riches collectionneurs d'anecdotes sur les hommes et sur les choses de ce temps.

Aussi, un jour ou l'autre, se décidera-t-il bien à écrire ses *Mémoires*, qui seront beaucoup les nôtres.

En attendant, le voilà romancier en vogue, — et membre de l'Académie française, — après avoir été si longtemps vaudevilliste à succès.

Il a vraiment raison bien souvent, le proverbe qui dit : « A quelque chose malheur est bon. »

Pendant de longues années, il y eut à Paris une collaboration féconde autant qu'indissoluble ; à ce point qu'on avait surnommé Meilhac et Halévy les *Auteurs siamois*.

Vous ne pouviez rencontrer l'un sans l'autre.

Et de loin, sur les boulevards, vous les voyiez arriver d'un pas inégal, en inséparables : Meilhac plus en large, marchant toujours devant ; Halévy, plus en long, marchant toujours derrière.

Car, particularité bizarre, ils ne se donnaient jamais le bras.

Ils s'en allaient, devisant à trois pas de distance sur la pièce future, aux répétitions de la pièce présente.

C'était Oreste et Pylade, Damon et Pythias.

En ce temps-là, je m'en souviens, les bons confrères se perdaient en conjectures souvent malignes sur la part que chacun des associés pouvait bien prendre dans la confection de ces opérettes, aux longévités exceptionnelles, que toute l'Europe a applaudies.

On semblait alors, pourquoi ne pas le dire ? attribuer à Meilhac le rôle le plus actif et l'initiative la plus fertile.

Une brouille survint. Est-ce bien une brouille ? Mettons : une scission.

Le fait est que chacun s'est mis à voler de ses propres ailes. Et, dame ! ce ne sont pas les ailes

de Ludovic Halévy qui se sont trouvées distancées.

Il est vrai qu'elles ont dirigé ailleurs leur envolée.

Tandis que Meilhac restait fidèlement au théâtre, son ancien copain optait pour le livre.

Déjà, avec les *Petites Cardinal*, il avait eu un coup d'essai qui pouvait passer pour un coup de maître. Mais ce pouvait être un incident heureux et isolé, une étude vue sur nature dans un monde spécial.

Il n'y avait pas à présumer du lendemain sur ce seul indice.

Ce lendemain s'est affirmé, au contraire, comme une carrière définitive, ayant ses suites de succès à chaque prochain numéro.

Ce fut d'abord l'*Abbé Constantin*, ce bol de lait sucré qui parut si doux après le tord-boyaux de M. Zola.

Puis *Criquette*, une parisiennerie exquise de sensibilité et d'originalité, une gavrochade qui rit d'un œil et qui pleure de l'autre, une fleur poussée entre deux pavés.

Voilà donc M. Ludovic Halévy lancé à toute

vitesse dans une voie qu'il ne quittera plus, je pense.

Il aura ainsi superposé deux existences littéraires. C'est une bonne fortune rare que de pouvoir ainsi se renouveler, à l'heure où d'ordinaire on se défait.

Mais je ne vous ai pas encore décrit l'homme même : je finirai donc par où j'aurais dû commencer.

Il y a quelques années, c'était une des physionomies les plus étranges du bitume que ce maigre à la pâleur bizarre, autour de laquelle foisonnaient des cheveux en broussaille et une barbe énorme.

Un fantaisiste de lettres définissait alors Ludovic Halévy : Un navet dans un bonnet à poil.

Quoiqu'il n'ait rien changé personnellement ni à sa coiffure ni à son allure, le temps a fait des retouches dans tout cela, qui rendraient la définition moins exacte.

La barbe de jais s'est striée de blanc ; le teint, au contraire, a pris un peu plus de ton.

Mais c'est toujours, d'ailleurs, le même visage allongé, le même nez ayant une accentuation de race, les mêmes yeux au feu sombre blottis sous des sourcils épais comme des moustaches. Lu-

dovic Halévy est resté un mélancolique d'aspect, et aussi de fond, je crois bien.

Il paraît avoir peu d'illusions sur l'espèce humaine, sans aller pourtant jusqu'à la misanthropie. Sa raillerie ne s'échauffe pas jusqu'à la colère ; elle reste dédaigneuse et souriante. De ce sourire, sans doute, qui s'efforce de cacher parfois l'envie de pleurer.

Son grand mérite sera d'avoir su, même dans la charge, rester un délicat et un distingué. Et aussi, après s'être contenté longtemps de n'être qu'un amuseur, d'avoir pu trouver un nouvel élan dans un idéal plus haut.

LOUISE MICHEL

LOUISE MICHEL

C'est une simple ressemblance que je veux esquisser.

Les discussions de doctrines ne sont point du domaine du modeste atelier dans lequel posent mes modèles.

On est tout naturellement porté à se faire, des personnalités en vedette, une idée préalable.

Ajoutons que, neuf fois sur dix, cette idée est absolument fausse.

C'est comme pour les voyages, cela.

Il vous est arrivé, comme à tout le monde, de rêver d'avance de paysages imaginaires quand vous alliez vous mettre en route pour telle ou telle contrée. Jamais, n'est-ce pas, ces

prévisions n'ont rencontré juste? La ville que vous vous figuriez à droite de la gare était à gauche. Où vous aviez supposé un bois, il y avait une plaine. Ainsi de suite.

De même pour les portraits anticipés.

Ainsi il m'est advenu à propos de Mlle Louise Michel, lors de la première rencontre.

C'était quelque peu naïf, je le confesse; mais je me l'étais figurée théâtrale, rébarbative, incandescente. Un personnage de mélodrame, quoi!

Rien n'est moins exact.

Je parle ici de Mlle Louise Michel dans la vie privée, ne l'ayant vue à aucune tribune.

Vive a été ma surprise quand je me suis trouvé en présence d'une femme d'aspect calme et réservé, de dehors bienveillants.

Rien qui ressemble aux hypothèses échevelées, aux mises en scène tragiques.

Une grande, très grande simplicité, voire même avec des apparences de bonhomie.

Le parler lent, trop lent même, traîne à la façon normande sur certaines syllabes. Cette façon d'espacer la causerie et de prendre des temps donne de la tranquillité au dialogue et présage de la réflexion.

La tête est d'une coupe très particulière.

Le front se rejette en arrière, prêtant par ce mouvement plus de relief à la saillie du nez. La bouche est volontaire, accentuée.

L'œil passe alternativement de la lassitude à la pénétration.

On lit dans ce regard les épreuves subies. Puis, l'instant d'après, on y sent une énergie qui défie les épreuves à subir.

Les cheveux sont coupés courts. Est-ce encore signe de virilité?

Dans tous les cas, c'est absence de coquetterie.

Il y a chez l'héroïne des réunions publiques une intention bien formelle de se masculiniser le plus possible.

N'en concluez pas cependant à des excentricités de costume comme d'autres en ont tenté.

Elle ne chausse point les bottes de Lélio, comme jadis George Sand. Elle n'endosse pas la vareuse, comme Rosa Bonheur.

La mise, ce qui me paraît une bonne note au point de vue de la sincérité, est exempte de toute affectation théâtrale, dans un sens comme dans un autre.

C'est la tenue courante d'une petite bourgeoise, économe et rangée, qui pense à se vêtir sans songer à se parer.

J'ai dit l'accent spécial de la parole, à la normande indolence.

Si vous abordez des sujets variés, mais étrangers, bien entendu, aux questions brûlantes, vous trouvez une conversation mesurée toujours, intéressante souvent.

Pas de recherche de l'effet. Même en parlant de la Calédonie et des dures années passées en exil, il m'a semblé que Mlle Louise Michel conservait une loyauté d'appréciation que n'altéraient point les exagérations de la rancune.

Aucun effort pour dramatiser et assombrir les choses.

Elle disait les souffrances, sans grossissement, sans fracas. Elle ne cachait pas les côtés meilleurs, s'il y en avait.

D'où l'on conclut forcément, je crois, quand on a eu avec elle une entrevue, qu'il y a là, dans tous les cas et à quelque point de vue qu'on se place, une sincérité hors de conteste.

Je ne me serais pas permis de donner un âge à l'ancienne exilée, craignant de me tromper en

plus ou en moins, car son visage lassé (on le serait à moins) offre des contrastes qui déroutent les dates.

Sa comparution devant la police correctionnelle a révélé qu'elle avait alors quarante-six ans.

On m'aurait dit quatre années en deçà ou quatre années au delà, que je n'aurais pas plus suspecté une affirmation que l'autre.

On sait qu'à Nouméa M[lle] Louise Michel avait repris ses fonctions d'institutrice, exercées auparavant à Paris.

Il y a en effet, dans son débit, quelque chose qui révèle l'habitude de l'enseignement, une recherche de lucidité dans l'expression et, au besoin, sans rien d'excessif, un certain étalage des connaissances acquises.

J'ai fini.

Je crois pouvoir répondre que la ressemblance cherchée est exacte. Le difficile, avec ces personnalités spéciales, c'est de ne les regarder, ni à travers un dénigrement préconçu, ni à travers un engouement prémédité.

En pareil cas, il ne faut faire ni besogne de peintre, ni besogne de sculpteur.

Il faut faire besogne de photographe.

> ... Quis falsum dicere solem
> Audeat ?...

Ce qui ne veut pas dire que je me prenne pour un soleil, versant des torrents de lumière sur ces modèles.

Mais cela signifie que je m'efforce d'être impartial et toujours aussi loin de la charge que de la flatterie.

DELAUNAY

DELAUNAY

Jusqu'au dernier moment, quand on annonçait qu'il quittait définitivement la Comédie-Française, il s'est trouvé des incrédules pour dire :

— C'est une fausse sortie.

L'événement leur a donné tort, et il n'est que trop certain que le vaillant artiste, s'il reparaît sur la scène de la rue Richelieu, n'y jouera plus qu'en représentations, passagèrement, comme fit Geffroy après sa retraite.

Le moment est donc venu de placer, selon l'antique et solennel usage, ce buste dans la collection des grands comédiens.

Oui, vraiment, des grands comédiens. J'en ap-

pelle à vous tous qui, pendant près de quarante ans, avez fêté ce printemps éternel.

Et ceux-là se trompent qui croient que Delaunay n'eut pas des obstacles à vaincre pour arriver à conquérir cette place au premier rang. Il fut d'abord aux prises avec la nature même, qui lui avait donné un nasillement peu propice aux élans tendres.

Un jour, Prévost disait à un candidat qui se présentait au Conservatoire, précisément pour l'emploi des jeunes premiers comme Delaunay et qui nasillait aussi :

— Mon ami, je vous conseille de changer de voie : mettez-vous dans le drame. A la rigueur, on peut pleurer, mais non pas soupirer du nez.

Delaunay, lui, prit à tâche de prouver le contraire, et vous savez s'il y réussit. Qui s'apercevait encore de ce défaut, dont d'ailleurs il était devenu presque entièrement maître?

Je l'ai dit, vaincre la nature était sa spécialité.

Si vous vous avisiez de détailler cette figure, si charmante à la scène, vous constatiez que le nez, — toujours ce maudit nez, — avait par surcroît des velléités de déraillement très pronon-

cées. Il déviait incontestablement, ce qui n'est pas encore l'idéal pour un amoureux.

Après avoir surmonté ces impossibilités, Delaunay se dit :

— Et maintenant, ô mon corps, je te défends de changer.

Il y a quelque part dans Louis Bouilhet ce vers :

Sa montre est arrêtée à l'heure des amours.

C'est facile à dire, c'est plus difficile à réaliser.

Delaunay en vint à bout. Il resta toujours et jusqu'à la fin l'irrésistible, l'élégant, le svelte, le passionné.

Dame! pour cela il fallut se soumettre à un entraînement austère. De temps en temps, dans le parc de Saint-Cloud, sur la route de Versailles, au bois de Boulogne, vous rencontriez un homme arpentant le terrain avec une ardeur que n'eurent jamais les facteurs ruraux.

Ce n'était donc pas un facteur. Mais qui alors?

C'était, parbleu, Delaunay broyant du kilomètre avec une obstination quotidienne.

Il faisait ainsi sept ou huit lieues par jour.

> Ah! c'est un métier difficile
> D'conserver sa légèreté!

Et il la conserva au physique comme au moral, celui qui pour ses adieux jouait encore avec tant de désinvolture.

Il y avait en Delaunay un foyer qui devait défier les ans. Pour s'en convaincre, il suffisait de voir la flamme de son regard.

Pas grands, ses yeux. Mais quel pétillement! Comme l'étincelle y était toujours!

C'est là qu'on surprenait le secret de ce mai prolongé jusqu'en novembre.

Il est superflu de le taire, — la coquetterie, au contraire, ordonnerait de le proclamer, — Delaunay a passé la soixantaine Quels mystificateurs que les actes de naissance!

Comme artiste, ce qui le rendit supérieur, c'est qu'il ne jouait pas, mais vivait ses rôles. L'art était si bien caché que la juvénilité de l'interprète semblait faire partie de la vie même. On ne supposait pas qu'il lui fût possible d'être différemment.

Voilà pourquoi aussi il n'enseignera à per-

sonne le procédé pour jouer les Delaunay. Il n'y en a pas, de procédé.

Beaucoup ont essayé de copier. Ce fut toujours déplorable.

Et maintenant, une existence nouvelle a commencé pour Delaunay le Versaillais.

Car il est Versaillais par prédilection. Il adore la ville du Grand Roi, avec son calme, avec sa ceinture de forêts, avec ses grands boulevards pensifs.

Il veut bourgeoiser là, celui qui fut si longtemps dans le tourbillon parisien. On va toujours ainsi aux extrêmes.

Mais Paris ne pouvait pas le tenir quitte. Il a été question de lui donner quelque chose comme une direction de la scène au théâtre de la rue Richelieu.

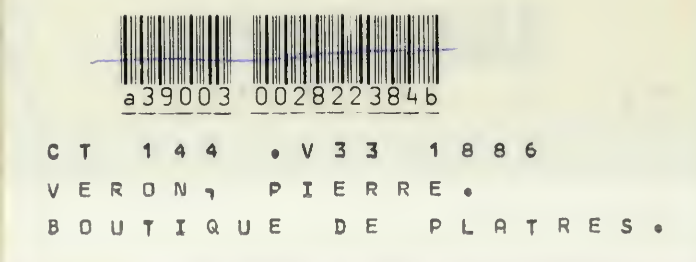
Puis le Conservatoire continue à l'appeler malgré lui du côté des boulevards.

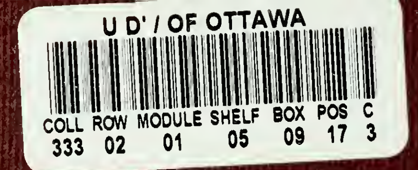
Il s'en consolera en venant... à pied.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 55.10.86.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 09 17 3